2-50
Z 316

# POÉSIOS BITEROUÈSOS,

DÈS XVII^e ET XVIII^e SIÈGLES,

COUMPOUSADOS

PER DIVERSES AUTOUS.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

BÉZIERS,
CHEZ EUGÈNE MILLET, IMPRIMEUR.
1843.

Z 316

Novelas Ejemplares

2-50
Z 316

# POÉSIOS BITEROUÈSOS,

DÉS XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES,

COUMPOUSADOS

PER DIVERSES AUTOUS.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

BÉZIERS,
CHEZ EUGÈNE MILLET, IMPRIMEUR.
1843.

Z 316

Res 3f316

# POÉSIOS BITEROUÈSOS.

# POÉSIOS

# BITEROUÈSOS,

DÈS XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

COUMPOUSADÒS

PER DIVERSES AUTOUS.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DES LETTRES TOULOUSE

BÉZIERS,
CHEZ EUGÈNE MILLET, IMPRIMEUR.

1842.

# POESIOS
# BITEROULESOS,

DOS XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

COMPOUSADOS

PER DIVERSES AUTOURS.



BIBLIOTHÈQUE
DE TOULOUSE

BÉZIERS,
CHEZ EUGÈNE MILLET, IMPRIMEUR.

1845.

En publiant ce recueil de poésies en langue vulgaire, on croit devoir le faire précéder par quelques considérations sur cette langue même ; on ajoutera quelques détails sur les pièces qui le composent et sur leurs auteurs.

Le langage vulgaire, ou pour se servir d'une expression plus usuelle bien qu'impropre, le *patois* qu'on parle à Béziers, est l'un des nombreux dialectes de l'idiome languedocien. Cet idiome forme l'une des grandes divisions des langues vulgaires du Midi de la France, qui toutes comprises d'abord, de même que celles du Nord, sous la dénomination commune de *Romaine* ou

*Romaine rustique*, furent plus tard désignées par les noms spéciaux de langues d'*Oc*, *Provençale*, *Limosine*, *Catalane*. La langue la plus généralement parlée au moyen âge, dans les pays compris entre la Loire, le Rhône et les Pyrénées, et de laquelle sont dérivés tous les patois que parlent leurs habitants, a reçu encore le nom générique de *Romane*, auquel on a proposé de substituer le nom composé de *Romano-Provençale*. Cette double expression a le mérite de distinguer la langue Romane du Midi, de la langue Franco-*Romane* ou Romane du Nord; le premier mot exprime la prédominance de l'élément latin; le second désigne le lieu où la langue qui s'en était enrichie prit naissance, de même qu'on appela du nom de *Provençaux* les habitants du midi de la France, et par là il rappelle, du moins approximativement, la formation multiple de cette langue.

La langue Romano-provençale se composerait de beaucoup d'éléments, à en préjuger le nombre par celui des peuples qui depuis les temps les plus reculés que l'histoire fasse connaître, ont habité ou fréquenté l'ancienne Narbonnaise. Ces peuples furent :

1° Les Galls ou Celtes, auxquels les probabilités historiques et la philologie qui trouve dans le sanskrit la source de leur langue, assigneraient une origine asiatique (1).

(1) Outre un certain nombre de racines que le sanskrit a de commun avec le grec, le latin, le slavon et l'allemand, il offre encore dans ses nombreuses déclinaisons et dans ses conjugaisons étendues les rapports les plus frappants avec plusieurs langues de l'Europe, surtout avec le grec et le latin. (*Géograph. Univ.*, par Malte-Brun, 1er vol. 5e édit., Paris 1841.)

2° Les Ibères, des deux côtés des Pyrénées, se mêlant avec les Celtes (d'où le nom de Celtibériens), peut-être Celtes eux-mêmes d'origine, émigrant en Gaule et jusqu'en Italie. Dans le seizième siècle avant Jésus-Christ, les Ligures, de sang ibérien, refoulés de l'Espagne par une invasion gauloise, se répandent à demeure sur les côtes de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Arno.

3° Les Phéniciens, colonisant à partir de l'an 1000 avant notre ère le midi de l'Espagne, le nord de l'Afrique, une partie de la Sicile, et attirés sur les côtes et les montagnes de la Celtique par le commerce et l'exploitation des mines (1). Ce sont les Phéniciens qui ont donné à tous les lieux sur ces côtes ou dans leur voisinage les noms qu'ils ont anciennement portés (2).

(1) Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*; Heeren, *Manuel de l'Histoire ancienne*.

(2) Samuel Bochart, *Phaleg et Canaan*. Le nom le plus ancien de Béziers, qui du moins nous soit connu, Βιτα῎ρρα (Betarra), d'après une médaille trouvée à Béziers même, n'est peut-être qu'une altération des mots sémitiques *Betacharam* ou mieux *Betharam* que Charles Etienne traduit ainsi : Betacharam, *domus vineæ, seu cognitionis eorum*; Betharam, *domus celsitudinis, prægnantium, vel montium eorum* (Dict. hist. Oxford, 1671). Ces deux termes sont de la langue hébraïque, mais il y avait identité d'origine entre presque tous les anciens peuples des bords de l'Euphrate, d'une partie de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Arabie, identité parfaitement constatée par la ressemblance de leurs langues; car l'arabe, l'hébreu, l'araméen ou ancien syriaque ont autant de rapports entre eux que l'italien, l'espagnol et le français; les Phéniciens parlaient la langue cananéenne (Géogr. de Malte-Brun, id. pag. 19 et suivantes). Le changement que le nom de cette ville aurait éprouvé en passant du phénicien dans le grec, ne doit pas surprendre; je ne pense pas qu'il y ait de ville au monde dont le nom ait subi, dans le cours

4° Les Pelasges, dont les ruines de Substantion attesteraient le séjour.

5° Les Rhodiens qui bâtirent Héraclée et Rhoda près des bouches du Rhône, et auxquels on attribue la fontion de *Cessero* (St-Thibéry).

6° Les Carthaginois qui dûrent marcher sur les traces de la mère-patrie, et dont les armées traversèrent la Gaule méridionale.

7° Les Phocéens, fondateurs de Marseille, d'Antibes, d'Agde.

8° Les Volkes (Bolgs, Belgæ), tribus du peuple Kimri ou Cimbre qui, chassé par les nations Scythiques que poussaient d'autres nations fugitives, se fixant d'abord sur les rives du Pont-Euxin, entre le Danube et le Tanaïs, vint ensuite s'emparer du nord et de l'ouest des Gaules. La parenté des Volkes avec les Galls, déduite des traditions de l'histoire, serait confirmée par les rapports reconnus entre leurs caractères physiques et moraux, ainsi

des siècles, autant de variations et d'altérations. C'était Βιτήρρα (Beterra) d'après d'autres médailles (*Gall. Christ.* t. 6.); *Beterræ*, d'après Pline et l'itinéraire d'Antonin, et *Bæterra* d'après Pomponius Mela. Ptolémée l'appelle Βαιτιρα (Baitira); des inscriptions grecques portent Βαιταρρα (Baitarra), un fragment d'inscription antique dans Gruter SEPT. BÆT.; on trouve *Blitera* dans Senèque, *Beteris* sur la carte de Peutinger, *Besara* dans Avienus Festus; *Bitterra* ou *Biterra* dans Sévère Sulpice, Julien de Tolède et Grégoire de Tours, comme dans un fragment antique conservé à Béziers, qui porte BIT. On lit *Biteris* dans Frédégaire, *Bederensis* dans Guilhaume Neubrige, *Bliterium* dans la vie de Hugues, abbé de Cluni. Les auteurs de langue romane ont écrit *Beses, Bezes, Becses, Bezers*, et ils appelaient le pays dépendant de la juridiction de cette ville *Bederez, Bederes, Bezeres*; ceux du XVII^e^ siècle écrivaient de deux manières, *Besiers* ou *Beziers*; cette dernière a prévalu.

qu'entre leurs idiomes. Dans la première moitié du IVe siècle avant notre ère, les tribus Volkes traversèrent la Gaule dans toute sa longueur et s'établirent entre le Rhône et les Pyrénées-Orientales (1). Selon quelques savants, les Kimris et les Galls auraient eu de nombreux rapports, par la langue, avec les Ibères, et même ces trois peuples n'auraient été que trois ramifications d'une même souche (2).

9° Les Romains, maîtres de la Narbonnaise pendant plus de cinq cents ans.

10° Les Wisigoths, originaires des côtes de la Baltique, d'où ils étaient descendus sur les bords du Danube et de la mer Noire, souverains pendant plusieurs siècles de la Septimanie, et plus tard s'y confondant avec la population indigène.

11° Les juifs, dont les premières apparitions dans le pays paraissent remonter au Ve siècle.

12° Les Arabes, que signalèrent des invasions réitérées, et qui, après les Goths, exercèrent pendant près de trente ans une domination continue sur plusieurs villes, parmi lesquelles on compte Béziers.

13° Les Francs, dont les invasions barbares arrêtèrent la marche de la civilisation méridionale.

14° Les peuples d'Espagne les plus voisins des Pyrénées, qui, dans le moyen-âge, eurent de fréquents rapports avec la Septimanie. En l'année 1168, des soldats aragonnais que Roger, vicomte de Béziers, avait introduits dans la ville, massacrèrent une partie des habitants pour venger

(1) M. Amédée Thierry, *Id.*

(2) *Tableau histor. et littér.* de la langue romano-provençale, par M. Mary Lafon ; Paris 1842, ouvrage couronné par l'Institut.

la mort de son père, assassiné dans l'église de la Madeleine, et afin de repeupler la ville, épousèrent ensuite les veuves et les filles des victimes.

15° Enfin, les Tzingaris ou Gitanos, venus de l'Hindoustan d'où ils furent chassés en l'an 1408 par les armées de Timour, et qui conservent encore dans leur jargon un grand nombre de mots sanskrits, bengalais et malabares.

Si les langues de tous ces peuples ont versé leur contingent dans la langue méridionale, c'est un idiome étrangement bigarré, et à ce compte il n'y a pas dans le midi de la France de mince hameau qui ne soit une petite image ethnographique de la tour de Babel. Eh bien ! c'est chose certaine, la langue romane, cette langue qui fut fixée dans le cours du XII^e^ siècle et que nous parlons encore aujourd'hui, est un mélange des langues de la plupart de ces peuples. A cet égard, les preuves longtemps disséminées dans un assez grand nombre d'auteurs, dont quelques uns se montrèrent plus zélés qu'heureux dans leurs recherches, ont été rassemblées avec choix et méthode dans l'ouvrage remarquable que j'ai déjà cité (1). L'auteur donne une liste des mots celtes que nous ont transmis les anciens, et les place en regard des termes correspondants dans la langue méridionale ; une autre liste de mots celto-provençaux, en regard de termes correspondants dans le sanskrit, établit entre l'idiome indien et le celte la plus étroite parenté ; l'analogie du celte primitif avec le dialecte celto-breton ou

(1) *Tableau historique et littéraire* de la langue romano-provençale, par M. Mary-Lafon.

kimri est justifiée par la correspondance de mots romans avec des mots pris dans ce dialecte ; une comparaison de mots homologues dans les langues romano-provençale et celtibère ou basque montre dans celle-ci un dialecte du celte et un autre rameau de l'arbre indien. Des noms de lieux de nos contrées, ou se référant à des mythes sacrés, indiquent la présence du phénicien. Puis, viennent des tables où successivement des mots romans sont mis en regard de termes correspondants dans les langues grecque, romaine, visigothique et arabe. La superposition de huit couches principales et positivement de six langues différentes dans la langue du Midi est évidente; la fusion progressive entre le celte, le celto-breton, le celtibère ou basque, et le phénicien, le grec, le latin, le gothique et l'arabe, que faisait présumer naturellement l'ancienne nationalité ou le long séjour dans ce pays des peuples que j'ai énumérés, devient une certitude. C'est ainsi que les origines d'une langue et du peuple qui la parle s'éclairent par la double lumière que fait jaillir l'étude combinée de ses annales et de cette langue même. L'histoire des mots et celle des hommes se prêtent un mutuel appui.

Plusieurs de ces peuples avaient la même origine ou parlaient la même langue, variée selon les climats par la prononciation et par des éléments étrangers. Ainsi, comme quelques écrivains le prétendent, il y aurait eu communauté d'origine et analogie de langage entre les Galls, les Kimris et les Ibères ; le fond de la langue devait être le même pour les Pelasges, les Rhodiens et les Phocéens; Carthage était fille de Tyr, et leurs idiomes découlaient de la même source.

Je n'ai mentionné que pour mémoire les Juifs et les Gitanos. Les premiers constamment persécutés, avilis, durent avoir peu d'influence sur le langage des peuples au milieu desquels ils vivaient, et la même observation s'applique aux seconds qui, depuis leur venue en France en 1427, se sont, par leur genre de vie, placés vis-à-vis de la société dans une sorte d'ilotisme moral. Mais la langue vulgaire du Midi s'est augmentée d'un certain nombre d'expressions empruntées aux langues espagnole et italienne, sœurs de la romane primitive, et dans des proportions variables pour ses dialectes, en raison de la proximité où les peuples qui les parlent se trouvent des Alpes ou des Pyrénées.

La plupart des mots grecs dans le langage moderne, et dont plusieurs ne se retrouvent pas dans le latin, ont dû nous venir directement des colonies grecques établies sur les côtes de la Méditerranée, tandis que certains autres adoptés déjà par les romains ont dû nous arriver plus tard par leur intermédiaire; on sait que les Grecs avaient, à plusieurs reprises, fondé des colonies en Italie.

Le latin est l'élément dominant, le fond le plus abondant de la langue vulgaire, puisqu'il lui a fourni, selon quelques linguistes, les deux tiers environ des mots qui s'y trouvent. Rome, inspirée par une politique habile, consolidait ses victoires par les bienfaits de la civilisation. A la Gaule méridionale soumise par ses armes, à cette terre dont les bords reflètaient déjà les clartés de l'Orient, elle imposa si bien sa langue en même temps que ses lois, ses arts et ses mœurs, qu'elle en fit un autre Italie; et cette langue qu'on y parla d'abord par nécessité, étudiée par intérêt et par ambition, puis cultivée par le goût littéraire, devint familière à ses habitants, mais ne leur fit point oublier

l'idiome national. Les classes inférieures des cités et les habitants des campagnes dûrent peu ou mal parler le latin, et il devait en être alors de cette langue comme de nos jours du français, qui, déclaré langue officielle depuis plus de trois siècles (1), est rarement parlé dans le midi de la France par les villageois et les paysans des villes, et même n'est pas toujours bien compris des uns et des autres. La langue celtique subsistait dans les derniers temps de l'empire, et Sidoine Apollinaire en atteste l'usage au Vᵉ siècle. La langue vulgaire repousse généralement les inversions si communes dans le latin, ce qui implique dans la composition de la première l'existence d'un mécanisme étranger à l'autre, de tournures celtiques. Mais une circonstance particulière contribua à maintenir le latin comme base prédominante de cette composition; au milieu de l'établissement des barbares, de la ruine des anciennes écoles et du dédain de la littérature romaine né de la haine du paganisme, cette langue resta celle de la religion, de la diplomatie et des affaires.

La langue des Goths, malgré une domination de trois siècles, ne devait pas avoir une influence aussi prononcée ; et cela s'explique par la diversité du génie , de l'état social et des langues des deux peuples, ainsi que par la conduite politique des Goths qui, loin d'imiter les Romains , laissèrent aux Gaulois méridionaux leurs usages, leurs lois, leur religion et leur langage. Les Sarrasins ont laissé moins de vestiges encore dans la langue vulgaire ; quand elle se formait, les Arabes auxquels la Provence

(1) Ordonnance de François Iᵉʳ, de 1539.

fut redevable de quelques procédés agricoles et industriels, étaient eux-mêmes étrangers à cette civilisation qui plus tard enfanta par leurs soins les merveilles de l'Espagne, ajouta au savoir de l'antiquité, et s'infiltra peu à peu en Europe à partir du XII^e^ siècle, à la suite des croisades (1). Enfin, l'on trouve à peine dans le patois quelques termes de la langue tudesque, et cette circonstance confirmerait, au besoin, la longue antipathie entre les hommes du nord de la France et ceux de ses provinces méridionales.

D'après les savants historiens du Languedoc, la langue romano-provençale se trouvait déjà toute formée dès le milieu du IX^e^ siècle (2). L'abbé Lebeuf, en émettant la même opinion, fut amené par les preuves historiques à dire que dans le VI^e^ siècle le peuple avait son latin particulier, *rustique*, *plébéien*; que c'était dans cette langue qu'on écrivait et qu'on prêchait pour lui dans le siècle suivant, et qu'il était très vraisemblable qu'on parlait vulgairement dans la plupart des provinces des Gaules une langue peu différente de celle des Provençaux, des Périgourdins, des Limousins (3). L'usage général en France en est attesté, d'après M. Raynouard, par des preuves positives, et lui paraît dater du commencement de la monarchie française. Cet écrivain a trouvé dans les auteurs de cette époque la distinction de la langue *romane* d'avec la langue *francique* ou *théotisque*, et de légers vestiges de la première; en même temps qu'il fait remonter aux premiers siècles qui suivirent la chute de l'empire romain

(1) Reinaud, *Invasion des Sarrasins.*

(2) *Histoire de Languedoc*, t. 1, p. 327.

(3) Mém. de l'Académie des inscript., p. 712 à 728.

les innovations qui corrompirent le langage, entre autres la suppression des déclinaisons et l'emploi des prépositions à l'effet d'indiquer le sens des mots, il présume que ces moyens moins compliqués, plus faciles, plus clairs, d'exprimer les sentiments et communiquer les pensées, avaient pu exister à une époque antérieure dans le langage du peuple (4). Il est en effet raisonnable de penser que dans toute la Gaule, à l'époque où la domination romaine était le mieux consolidée et la langue latine le plus répandue, le peuple avait un langage à lui, dont le fond était sa langue maternelle, le celte augmenté de débris sémitiques, et qu'un latin dépourvu de règles envahissait chaque jour davantage.

Par la chute du pouvoir romain et le discrédit qu'elle amena de la langue latine au sein de la nationalité gauloise, ce langage populaire prit de l'essor et s'augmenta par le contact des langues septentrionales; il est qualifié dans les auteurs du VI^e^ siècle langue *romaine rustique* ou simplement *rustique, rurale, gallique, simple, usuelle, plébéienne;* il marcha de plus en plus libre dans son allure vers la régularité; par son alliance dans le nord de la France avec le tudesque, il devint la langue des trouvères, mère du français; dans le Midi il parvint dans le XII^e^ siècle au rang d'une langue perfectionnée, riche, harmonieuse dans les chants des troubadours, naïve et énergique sous la plume des chroniqueurs, et malgré les altérations qu'il a subies depuis, il forme encore le fonds le plus considérable des idiomes vulgaires en usage dans cette contrée. Ces

(4) Choix des poésies originales des Troubadours, *Introd.*

altérations successives et qui portent sur les termes plus que sur les formes grammaticales, se sont fait particulièrement sentir à mesure que la langue vulgaire s'est rapprochée du français par suite des communications devenues plus fréquentes entre les diverses provinces de la France; l'influence de la langue nationale, rapide dès le milieu du XVIII^e^ siècle, a été plus marquée dans les iècle actuel, par l'effet des longues guerres qui ont amené des mouvements et des mélanges continuels de ses populations. La langue romano-provençale n'est pas moins restée une langue à part, la langue commune et usuelle des départements méridionaux.

En dépit des progrès toujours croissants de la langue française, et malgré les développements donnés dans ces derniers temps à l'instruction primaire, tout le monde parle patois à Béziers et dans son arrondissement. Le peuple n'a pas d'autre langage; les personnes les mieux élevées, celles qui ont le plus d'instruction s'en servent dans leurs rapports particuliers, dans la conversation familière, dans l'abandon de la vie privée. Généralement on en garde l'accentuation et les inflexions dans la prononciation du français, et bien des fautes commises dans cette dernière langue ont pour cause déterminante les idiotismes patois.

Le patois de Béziers a les caractères généraux qu'on remarque dans presque tous les dialectes de l'idiome languedocien ; c'est le langage qui réfléchit avec le plus de vérité l'esprit, le caractère et les mœurs de ses habitants. Vif, fécond en images, en tours hyperboliques, il réunit aux formes les plus variées du style l'abondance, la grâce, en même temps que l'énergie, la concision, la clarté. Il est bien ac-

centué ; il a de la prosodie, renferme beaucoup de mots imitatifs, exprime avec finesse les sensations et les idées, ainsi que leurs nuances; il se prête avec aisance au ton des passions douces et de la naïveté, brille dans les sujets où la gaîté domine, et rend avec la plus heureuse originalité tous les détails comiques et burlesques. Cette gaîté est l'une de ses qualités les plus heureuses. « Le même conte, a dit ju-» dicieusement un écrivain cité par M. du Mège (1), sera » bien plus plaisant en idiome roman qu'en français; on » croit que la gaîté des habitants du midi et la richesse qu'of-» fre leur langage sont réciproquement cause et effet l'une » de l'autre, et qu'elles sont dues toutes les deux au climat, » et peut-être à l'abondance qu'on y a de toutes les choses » nécessaires à la vie.» On reproche aux idiomes méridio-naux, avec raison, je pense, de manquer d'une certaine noblesse dans la peinture des passions violentes et des situa-tions empreintes d'un caractère de grandeur ; à la lecture des meilleurs poëtes, on sent que parfois l'instrument dont ils se sont servis ne s'est pas trouvé à la hauteur de leurs conceptions que déparent des termes bas ou familiers. Pour éviter cet écueil, on risque de tomber dans un autre, qui est d'emprunter au français des mots qu'on revêt d'une forme patoise.

La langue vulgaire varie dans l'arrondissement de Bé-ziers d'une ville à l'autre, et même de village à village; les patois de Pézenas, d'Agde ne sont pas les mêmes que celui de Béziers. Je pourrais multiplier les exemples. A la vérité, les différences portent moins sur le fond du langage

(1) Statistique générale des départements pyrénéens, t. 2.

et la racine des mots que sur leurs désinences et la prononciation. Généralement dans les pays de montagnes, on articule avec plus de lenteur que dans les plaines. A Marseillan, parmi les gens du peuple, tout mot final de la phrase se dit sur un ton plus élevé que le reste ; c'est un changement de diapason en note aiguë, une espèce de cri. Il y a, suivant les localités, diverses manières de prononcer telle ou telle autre lettre de l'alphabet ; dans certaines communes, la prononciation du *b* est insensible et presque aspirée. Ces différences suffisent pour donner au langage un caractère particulier et en former en quelque sorte la physionomie.

Le changement du *v* en *b* existe dans tous les mots qui viennent du latin ; il n'y a cependant que quelques localités où le mot *bioure*, se prenant dans la double acception de *vivre* et *boire*, peut motiver l'allusion de Scaliger à propos du langage des Gascons : *Felices populi, quibus vivere est bibere.*

La prononciation à Béziers est franche, sans affectation gutturale, nasale ni dentale. L'emploi fréquent de la consonne *s* à la fin de beaucoup de mots, et l'usage de donner à chaque lettre le son qui lui est propre, produisent une certaine pesanteur dans cette prononciation. Les terminaisons les plus nombreuses sont en *a*, *i*, *o*, *ou*, *u* et en *e* ouvert ou fermé.

L'*o* bref, qui termine un grand nombre de mots, a le même son que dans la langue italienne; il n'est point grave comme dans la langue espagnole, et n'a pas le son plein qu'il prend dans le mot français *indigo*. Toutes les terminaisons féminines sont en *o*, au pluriel en *os*. Cette voyelle a généralement remplacé, au commencement du XVII^e^ siè-

cle, l'*a* bref qui existe dans le latin comme dans le roman. La chronique des consuls Mercier et Regis (1), qui s'étend jusque vers la fin du XVI^e^ siècle, ne porte aucune terminaison féminine en *o*, et l'on ne trouve plus celle en *a* dans les écrits postérieurs, dont le plus ancien que je connaisse remonte à l'année 1616 (2). Cependant, dans ces derniers documents, l'*o*, qui s'est maintenu dans le langage de Béziers, est employé alternativement avec l'*e* final. Cette particularité indiquerait que dans ce temps, de même que de nos jours, dans les patois de Montpellier et de quelques localités de notre arrondissement, l'*a* n'avait pas un son plein, mais se prononçait de manière à produire un son douteux entre cette voyelle et l'*e* muet, en sorte que dans l'écriture la désinence féminine était représentée indifféremment par l'une ou l'autre de ces voyelles. Il paraît qu'au XVII^e^ siècle l'usage de l'*o* était général dans les provinces méridionales, et que cette voyelle fût dans le siècle suivant remplacée par l'*a* dans une partie du Bas-Languedoc. Le nouvel éditeur du Dictionnaire de Sauvages atteste ce changement dont nous trouvons un exemple dans le langage vulgaire de Montpellier. David Sage, auteur d'un recueil de poésies patoises, mort en 1650, et Roudil qui les fit imprimer, auteur lui-même de plusieurs vers et d'un dictionnaire du langage de Montpellier, tous deux originaires de cette ville, ont employé la finale en *o*; on peut s'en convaincre en lisant des fragments de ces auteurs dans l'histoire de Montpellier, par Degrefeuille, partie 2, pages 378 et 379. Un écri-

(1) Bulletin de la Société archéologique de Béziers, livr. 6, pag. 146.
(2) *Antiquité du Triomphe de Béziers*; Béziers, Jean Martel, 1628.

vain (1) nie que ce changement ait jamais eu lieu dans le langage de cette ville, et regarde la dérogation à l'ancienne prosodie dans l'impression des œuvres de Sage comme un fait de l'éditeur qu'il pense avoir voulu imiter celui des œuvres de Goudelin. Il appuie son opinion de l'exemple de l'éditeur de l'*Anacréon languedocien*, publié à Nîmes, lequel, pour se conformer à l'usage des auteurs Toulousains, employa l'*o* bref dans le langage nîmois qui a pourtant ses terminaisons féminines en *a* bref euphonique. Cependant, j'ai vu toutes les désinences de ce genre en *o* dans un manuscrit des œuvres de Sage que possédait M. Fontanel, libraire à Montpellier, et qui me parut assez ancien, s'il n'était même un autographe de l'auteur, ainsi que le prétendait ce libraire, et que diverses corrections dans le fond de l'œuvre autorisent à le croire. Il est vrai que, quand on considère l'ancienneté d'existence et l'emploi constant de la première de ces voyelles, on ne conçoit pas facilement l'apparition subite à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^ de l'*o* bref, étranger à la langue romane littéraire. L'auteur que j'ai cité l'explique d'une manière assez ingénieuse ; il prétend que l'une et l'autre terminaison existaient primitivement et en même temps dans la langue romane vulgaire de certaines contrées; que le type de l'*o* était en quelque sorte dans beaucoup de mots de la langue latine dont la désinence en *o* était longue ou brève à volonté ; que la langue romane littéraire, celle des troubadours, ayant adopté exclusivement l'*a* bref, il est natu-

(1) *Les Loisirs d'un Languedocien*, par F. R. Martin ; Montpellier, 1827.

rel de ne trouver dans les écrivains aucune trace de l'*o* jusqu'au XVI^e^ siècle, mais qu'alors cette langue étant tombée dans le discrédit, ses règles furent bientôt méconnues; que parmi le petit nombre d'écrivains qui l'employèrent encore, chacun chercha sans doute à se rapprocher du langage vulgaire du lieu ou il écrivait; que l'*a* bref littéraire fut remplacé par l'*o* vulgaire sur tous les points où le peuple l'avait primitivement adopté, tandis que l'*a* resta sur tous les points où il avait été primitivement vulgaire et littéraire.

L'orthographe de notre langue vulgaire n'a rien de fixe; elle varie suivant les localités, et d'ordinaire d'après la prononciation qui y est en usage; elle n'est pas toujours identique dans les écrivains d'une ville, ni parfois dans les œuvres d'un même écrivain. Dès le XIV^e^ siècle, la langue des troubadours étant abandonnée et n'étant plus même comprise que par un petit nombre de personnes, le langage ordinaire ne put s'élever au rang de langue littéraire et acquérir dans son orthographe les perfectionnements convenables. Il est résulté de là que chacun s'est fait, à défaut de règles reconnues, une orthographe à sa fantaisie; l'un imite l'orthographe française, si différente sous certains rapports de celle propre au patois; l'autre prodigue une accentuation qui, lors même qu'elle n'est pas vicieuse, a l'inconvénient de tellement charger les mots que l'œil se fatigue, et que l'esprit est plus occupé de signes et de consonnances que du sens de ce qu'on lit. D'un autre côté, des difficultés réelles existent; il est aussi difficile d'écrire certains mots qu'il est facile de les prononcer; l'alphabet est insuffisant pour représenter les sons de plusieurs diphthongues et d'autres sons qui réclament l'emploi de certaines consonnes.

Dans les diphthongues, dans les triphthongues qui, inconnues dans la plupart des langues de l'Europe, sont assez communes dans le roman, on distingue deux sons différents. Le premier dans l'ordre de la prononciation, est le son reposeur ou sur lequel on appuie, et le second est transitoire ou prononcé avec rapidité, par exemple dans les mots *peiro*, *nieiro*, *sioure*, *biais ;* l'*e* dans les deux premiers mots, l'*i* dans le troisième, l'*a* dans le quatrième sont les sons reposeurs. Quelques auteurs veulent qu'on les marque d'un accent circonflexe, d'autres proposent d'appliquer cet accent à toute voyelle longue qui est la pénultiéme d'un mot ou qui en tient lieu, et qui rend brèves toutes celles qui suivent. Mais ce signe et quelques autres qu'on recommande, un peu d'attention les rend inutiles pour les personnes qui connaissent le patois, et ils ne peuvent être que d'un faible secours à l'étranger, de même qu'au Français d'outre-Loire. En preuve, essayez de faire prononcer par un Parisien les mots qui précèdent, accentués comme ceux-ci *bêoure*, *mâisso*, et l'*o* final de certains mots à pénultième brève, tels que *fenno*, *borio*.

Goudelin et Bonnet ont, comme leurs devanciers, mis d'une manière assez constante l'*y* grec là où les modernes se servent de l'*ï* tréma. Les premiers écrivaient *payre*, *maysso*, *fayre*, et ceux-ci ont écrit *païre*, *maïsso*, *faïre*, ce qui n'est pas régulier. En effet, la diérèse a pour objet de détacher la voyelle qu'elle surmonte de la voyelle qui précède, tandis qu'ici le son des deux voyelles réunies est un, et qu'elles forment diphthongue. Ce signe sépare trop l'*i* des voyelles qui l'accompagnent, comme cela a lieu dans le mot français *haïr*. L'*y* grec n'a point la valeur de deux *i* simples comme dans les mots *pays*, *frayeur*; il note une articulation

particulière qui nous est commune avec les peuples d'Espagne et d'Italie, et qu'on trouve dans le mot français *fayence*. D'autres enfin écrivent *ai*, *oi*, *oui* les mots qui sonnent *ay*, *oy*, *ouy*; mais, ce mode ne me paraît pas aussi exact que celui qui emploie l'*y* grec.

Les auteurs que je viens de nommer ont écrit *bisatge*, *couratge*, tandis que Cléric et Martin ont remplacé les deux consonnes *tg* par la consonne unique *x* et ont écrit *bisaxe*, *couraxe*. Ceux-ci caractérisaient encore par l'*x* final le pluriel des noms masculins dont le singulier se termine en *et*, tels que *caulet*, chou, *abbat*, abbé, qu'ils ont écrit au pluriel *caulex, abbax*. Dans nos montagnes on prononce et l'on écrit, comme dans le pays toulousain, *caulets*, *abbats*. Enfin, dans notre patois le son du *ch*, qui est le même que dans l'espagnol et dans les syllabes italiennes *ce*, *ci*, est ordinairement figuré par l'*x*, par exemple dans les mots *xabal*, cheval, *mixant*, méchant. Cette lettre reproduit le son d'une manière imparfaite, il est vrai, mais plus fidèlement que ne le fait le *ch*, tel qu'on le prononce en Français. Cependant, il me semble qu'il convient d'écrire le *ch*, sauf à lui donner la prononciation convenable; mais, l'*x* fait mieux à la fin des mots.

Le *j* et le *g* s'emploient indifféremment l'un pour l'autre; tels mots où quelques-uns font usage de la première de ces lettres, tels que *anjo*, ange, *manjo*, mange, d'autres les écrivent ainsi qu'il suit : *angeo*, *mangeo*. Ce dernier mode est moins simple et moins exact que l'autre; mais ces deux lettres n'ont pas le même son qu'en français, leur prononciation tient légèrement de l'*x*.

Le *g* dur à la fin des mots, par exemple, dans *lengo*, langue, *bengo*, troisième personne du subjonctif présent

ou futur du verbe *beni*, venir, appelle, quand il est placé ailleurs, l'emploi d'une voyelle avant celle sur laquelle porte le son, comme dans les mots *guinchou*, strabite, *guinda*, lorgner ou viser, *guilla*, tromper.

Les mots qu'on prononce *caouso*, *aoutou*, *baoux*, s'écrivent *causo*, *autou*, *baux*, ce qui est souvent conforme à l'étymologie, mais s'écarte de la prononciation.

L'*s* entre deux voyelles sonne comme le *z*, par exemple dans le mot *besino*, voisine.

L'*e* fermé abonde, l'*e* ouvert est moins fréquent.

L'*e* est ouvert, par exemple, quand il est suivi d'un *r*, comme dans le mot *enfer*; il en est de même quand il est suivi d'un *t* dans certains cas, notamment dans le parfait défini de quelques verbes, par exemple, dans *benguet*, il vint.

Dans les substantifs et adjectifs il est presque toujours fermé, comme dans les mots *muguet*, *poulidet*. Il l'est également quand l'*s* le suit, sauf dans quelques temps des verbes où il est ouvert, exemple : *boulès*, vous voulez.

Notre langue vulgaire ne connait pas l'*e* muet qui donne au français, aux vers surtout, une si harmonieuse variété. Mais il y a deux *e* fermés, l'un simplement fermé, comme dans les mots *home*, *feme*, et l'autre très-fermé, dont le son entièrement étranger à la langue française, est le même que celui de l'italien, par exemple, dans les mots *plasé*, *perqué*.

Je n'ai presque rien changé à l'orthographe de deux pièces de ce recueil qui ont été déjà imprimées. Quant aux autres, ayant remarqué dans des copies anciennes que des soins persévérants m'ont fait recueillir, des variétés dans la manière d'écrire plusieurs mots, j'ai respecté ces différences,

particulièrement quand elles m'ont paru provenir des dialectes dont les auteurs s'étaient servis ; ainsi dans le poëme des *Frères quêteurs*. L'orthographe ne peut être identique pour toutes les pièces publiées, parce qu'elles ont été composées à des intervalles assez longs pendant lesquels le langage a subi des changements. Pour le surplus, j'ai tâché de me conformer aux observations que j'ai précédemment émises.

Il était plus difficile de prendre un parti en fait d'accentuation. Des auteurs et éditeurs modernes la prodiguent, notamment sur la lettre *e* si féconde, et qui, à raison de ses variétés, semble commander toujours l'emploi de signes différents. Les auteurs d'ancienne langue romane n'ont usé d'aucune sorte d'accents ; la plupart de ceux du dernier siècle les ont imités ou en ont fait peu d'usage. Les langues qui ont le plus de rapport avec notre langue vulgaire n'admettent point ou que peu d'accents. La langue catalane ne les emploie que comme marques d'abréviation, et l'on ne voit dans l'orthographe académique de l'espagnol que l'accent aigu sur des voyelles, pour noter les syllabes longues. Les Italiens qui écrivent avec le plus de correction, emploient les accents grave et aigu essentiellement comme signes prosodiques ou de quantité, et encore le premier pour des termes qui s'écrivant de même que d'autres, ont une signification différente. Enfin, dans le latin, source principale de la langue vulgaire, il n'y a que l'accent circonflexe et l'accent grave, le premier pour indiquer certains cas de substantifs, le second sur des adverbes et des conjonctions. En présence de ces deux systèmes, j'ai pris un moyen terme ; j'emploierai quelques accents, principalement pour empêcher que le lecteur n'hésite sur le sens de certains

mots, pour faciliter la lecture. Pour ce qui est de l'*e*, j'ai suivi en général pour l'*e* ouvert les principes de l'orthographe française, et m'en suis écarté pour certains mots à double signification, comme *bei*, qui sans accent grave veut dire *il voit*, et réclame cet accent pour signifier *aujourd'hui*. J'ai cru devoir m'en écarter encore pour l'*e* fermé. Dès que la langue vulgaire n'admet point d'*e* muet, et que l'*e* ouvert est assujetti à des règles connues, l'*e* fermé peut se passer d'accent. Mais, l'*e* fermé, je l'ai déjà dit, l'est plus ou moins, et l'*e* très fermé a un son particulier qui n'existe pas dans le français; c'est pourquoi je m'attacherai à marquer en général de l'accent aigu cette dernière espèce, plus particulièrement quand elle se trouvera en concours dans le même mot avec l'*e* simplement fermé; et celui-ci recevra également cet accent dans les mots qui s'écrivant comme en français, se prononcent différemment, ou qui dans le patois ont plusieurs significations.

Il est temps d'entrer dans quelques détails sur les œuvres poétiques dont se compose le recueil que nous publions. Je me suis moins attaché à le faire volumineux qu'intéressant par la nature des sujets et par le talent avec lequel ils ont été traités.

Ce sont des poésies légères et des œuvres d'un genre plus étendu. Les plus anciens de ces opuscules datent du commencement du XVII^e^ siècle, et les plus récents sont antérieurs de quelques années à la fin du XVIII^e^. Quoique les uns et les autres soient en général des satires, dont quelques unes personnelles, les hommes que les auteurs ont voulu fronder ou livrer au ridicule étant tous descendus dans la tombe, il n'est pas à craindre que cette publication cause ni peine ni dommage à qui que ce soit. Le recueil ne ren-

ferme pas seulement des poésies émanées d'auteurs biterrois ; Martin, l'un deux, n'était pas originaire de Béziers, quoique né dans le diocèse dont cette ville était le chef-lieu. Mais toutes ces poésies, dont quelques unes tiennent un peu du dialecte toulousain, sont dues à des hommes qui ont longtemps vécu dans ses murs et ont pu s'inspirer de sa vie ; toutes sont de nature, en amusant le lecteur, à lui faire mieux connaître les mœurs, les événements et le langage de la cité aux différentes époques où elles furent composées. Ainsi se trouve justifié le titre donné à ce livre.

La pièce intitulée *Desordre del Pays Bas* a été extraite d'un recueil imprimé à Pezenas, en l'an 1655, sous le titre : *Poesios diversos del sieur Bounet de Béziers, ambe le remerciomen à messieurs les jutges et mainteneurs des jocs flleuraux à Toulouse, per la flou del soucy que l'y fourec dounado en l'an* 1628. Entre la pièce du *remerciomen* et le *Désordre del Pays Bas* en est une qui a pour titre *Cocalasne del faseur de masques.* Cet imprimé, composé de 46 pages in-18, et qui, à partir de la 42e est en plus petit caractère, se trouve incomplet; le poëme ne finit pas aux derniers vers de la page 46, lesquels indiquent cependant que la fin n'est pas éloignée ; mais j'ignore si après cette troisième pièce il y en avait d'autres. Je ne connais d'autre exemplaire des poésies diverses de Bonnet que celui que j'ai eu en mon pouvoir; il fait partie d'un fort volume in-18, appartenant à M. Sauvadet fils, de Montpellier, et qui, outre des pastorales et autres pièces historiées, sous le titre général de *Théâtre de Béziers*, dont quelques unes sont de Bonnet même, renferme d'autres pièces de divers auteurs, les unes en français, en prose ou en vers, d'autres en vers provençaux.

Bonnet, avocat à Béziers, se délassait des travaux pénibles du barreau par le culte des muses ; il composa dans le commencement du XVIIe siècle plusieurs de ces pièces dialoguées, écrites en langage vulgaire, ou mêlées de patois et de français, qui étaient représentées dans cette ville sur des théâtres en plein vent, le jour de l'Ascension, par quelques uns des acteurs de la fête solennelle de *Caritats*. La Société archéologique de Béziers a recueilli une vingtaine de ces petits drames, composés par divers auteurs, et dont les exemplaires sont très rares de nos jours; elle se propose d'en donner une édition nouvelle et complète dans son bulletin. Cette publication intéressante pourra fournir des éléments pour l'histoire du théâtre en France, particulièrement en province, avant l'apparition du *Cid*.

Après la révolte de Henri II, duc de Montmorency, dans laquelle furent entraînées quelques villes du Bas-Languedoc, entre autres Béziers qui fut le quartier général des rebelles, Bonnet alla s'établir à Toulouse ; et c'est là qu'il composa ses poésies diverses, au nombre desquelles est la pièce qui a pour sujet les troubles et les tristes conséquences qu'avait amenés le soulèvement contre l'autorité royale, ou plutôt contre le despotisme de Richelieu. Ces particularités sont révélées par quelques passages de ces poésies, et il en résulterait même que son changement de résidence aurait été motivé par de vifs désagréments que lui attira son opinion prononcée pour le parti de la cour, au sujet de la lutte qui s'était élevée entre elle et le gouverneur de la province. Le poëte s'écrie :

Ingrat e perfide pays,
Mon cor que t'aymabo t'ahis

Despeys tas brabados mutinos ;
Et de fait, tout negat de plours,
Ay changeat Besiès plé d'espinos
Ambé la bilo de las flours.

Le reproche d'ingratitude pourra paraître injuste, quand on verra le poëte faire bon marché, dans ses vers, des franchises et libertés de la province manifestement violées par l'établissement d'élus et de commissaires, substitués aux états et à leurs délégués dans les diocèses pour la répartition des impôts. Voici comment il s'exprime à cet égard :

Lous pus grans, selon vostre avis,
Per la franchiso del pays
Calio que prenguessou la lanso ;
Conseil de desordre et de sang !
Un pays qu'èro al rey de Franso
Nou pot jamay estre pus franc.

Partisan dévoué du pouvoir, Bonnet en excuse la tyrannie; il remplace, comme on voit, la raison par une plaisanterie, le droit par un jeu de mots. Avec de tels sentiments, il dut se faire des ennemis dans une ville qui avait assez chaudement pris parti pour la résistance aux empiètements de la royauté. Cette résistance devint un crime dès que l'arrivée dans le pays de Gaston, duc d'Orléans, démontra que d'autres intérêts que celui du bien public en devenaient le mobile ; et le poëte est dans le vrai quand il blâme la révolte, quand ses accents patriotiques en déplorent les suites cruelles. Mais, ce n'est pas sur un ton sérieux qu'il a monté sa lyre ; chantre méridional, doué de cette gaîté

maligne d'esprit qui caractérise les hommes de son pays, c'est en se jouant qu'il décrit la guerre civile ; son vers léger et satirique dépeint l'agitation des esprits, le mouvement et le tumulte qui règnent dans Béziers, les excès qui se commettent dans ses murs et dans les campagnes, les vols nocturnes, les duels, les assassinats ; il lance de piquants reproches, de mordantes railleries, et contre cette noblesse aveuglée par ses prétentions, et contre ces pauvres bourgeois ou gens de métier qui, guerriers improvisés, bardés de fer, avaient quitté leur vie paisible, leur boutique ou le soin de leurs terres pour manier la pique et la lance; il frappe, il poursuit de ses invectives de mépris et de haine cette soldatesque des Pays-Bas amenée par le duc d'Orléans, lie du peuple, vile canaille qui ne savait que piller, manger et boire. Sévère envers les agents secondaires de la sédition, qu'il a pourtant la discrétion de ne pas nommer, Bonnet garde envers ceux qui en furent les principaux chefs le respect que le rang réclamait alors avec empire et que le malheur commande dans tous les temps ; il ne se permet pas même une allusion au prince, frère du roi, le plus coupable et le plus inhabile des conspirateurs; s'il désigne son illustre et infortuné complice, c'est avec un sentiment de regret et de pitié. Dans ce petit poëme, intéressant par le fond et les détails, écrit avec autant de verve que d'esprit, l'auteur, qui fut le contemporain de Goudelin, s'est montré l'un des plus heureux émules de ce célèbre troubadour. J'ai mis à la suite du petit poëme de Bonnet une jolie chanson qui fait partie de l'une de ces pièces dialoguées qu'on représentait à Béziers le jour de *Caritats* ; cette *pièce historiée*, c'est ainsi qu'on appelait ces petits drames, est intitulée *Histoire*

*du valet Guillaume et de la chambrière Antoigne* ; on n'affirmera pas qu'elle ait été composée par Bonnet, mais cela est probable. Une vieille note manuscrite, presque effacée, qu'on lit en tête du volume qui la renferme avec d'autres du même genre, porte que la plupart de ces pièces ont été composées par Bonnet.

Le placet aux *Pouliciens* ou juges de police, au sujet de la malpropreté de la ville de Béziers, a toujours passé pour être l'œuvre du jésuite Pierre Cléric, né dans cette ville en 1661. Cette épître qui se distingue par une versification facile, par une verve spirituelle et comique, nous paraît dater de la fin du XVII^e^ siècle ou du commencement du siècle suivant; car Cléric mourut à Toulouse en 1740, après y avoir professé pendant 22 ans la rhétorique, et à coup sûr il avait écrit son œuvre à Béziers, et longtemps peut-être avant d'aller se fixer à Toulouse ; mais je pense que le poëme des *Frèros quistous*, qu'on lui attribue également, fut composé dans cette dernière ville, et partant qu'il serait postérieur à l'épître aux *Pouliciens*. Outre que ce poëme fut envoyé à Béziers dans un pâté, ainsi que nous l'apprend l'un des vers de l'introduction (et cette circonstance nous paraît assez décisive), les moines quêteurs parlent un langage qui, par quelques unes de ses expressions et par son orthographe, se rapproche plus du dialecte de Toulouse que de celui du pays natal du poëte.

On s'étonnera peut-être, en lisant le placet aux magistrats de police, de la crudité de plusieurs termes qui ne répondent que trop à la saleté du sujet ; il me semble à moi-même que l'emploi n'en est pas excusé par le génie libre et familier de la langue vulgaire. Cette langue, quoique fille du latin qui *dans ses mots brave l'honnêteté*, n'est

pas le latin même, et elle est parlée par un peuple dont le caractère et les mœurs demandent plus de réserve dans le langage. L'auteur a beau dire lui-même que les paroles ne sentent pas ; c'est bien assez, seraient-elles les plus retenues du monde , qu'elles expriment ce qui ne sent que trop. La difficulté était grande sans doute à dire complètement, en respectant l'honnêteté, tout ce qu'il a voulu dire, mais il avait assez de talent pour montrer ce que peuvent l'habileté des mots et la finesse de l'esprit pour traiter décemment le plus indélicat des sujets. A part ce reproche, le poëme de Cléric n'est pas seulement une œuvre qui brille de poésie et de gaîté bouffonne, c'est un tableau vrai d'un état de choses révoltant qui subsiste de nos jours comme de son temps, et le poëte fut inspiré par un sentiment d'utilité publique. Nos rues sont des réceptacles d'ordures, des cloaques d'où s'exhalent d'infectes vapeurs; pendant le jour, la vue et l'odorat sont terriblement affectés, et la nuit le promeneur attardé est sous le coup toujours imminent du contenu de l'une de ces cassolettes dont nous voyons au théâtre qu'on régale le pauvre dom Japhet d'Arménie. Le même motif qui dicta les vers de Cléric nous porte à les imprimer ; c'est une pétition renouvelée contre l'abus qu'il signale ; la publicité donnée à la plainte fera peut-être que nos concitoyens , en même temps qu'ils riront, pourront rougir d'eux-mêmes et se prêter enfin à la faire cesser. Le mal n'est pas sans remède ; Dieu veuille qu'un jour (et le plutôt sera le mieux) il n'en reste que le souvenir ! Ce sera à la gloire du poëte et à l'honneur de la cité.

Parlons du poëme *Lous Frèros quistous*. Des frères quêteurs de divers couvents de Béziers , en quête avant l'aube

du jour, sont rassemblés à l'une des portes de la ville, attendant le moment où doit s'ouvrir un atelier de Bacchus. Un particulier qui, ce jour-là fait faire son vin, leur a promis bonne aubaine. Ces religieux devisent entre eux sur le malheur des temps, le peu de produit de la quête et ses désagréments ; la perversité du siècle n'est pas oubliée, comme on le pense bien. Mais, le dédommagement à tout cela est dans le bon vin et au fond de la besace. L'auteur, que le hasard et l'obscurité mettent en position d'entendre cette conversation peu édifiante, en fait le sujet de ses vers qu'il adresse, bien calfeutrés dans un pâté, aux pères jésuites de Béziers, et dans lesquels on retrouve, quoique avec une allure moins hardie, prescrite par la nature du sujet même, les pensées originales et le style comique de l'auteur.

La petite pièce *Un Biel à la fi de sa courso* et les principaux fragments d'une œuvre intitulée *las Merbèillos de Beziès* ont été extraits d'un recueil de poésies dues à la plume féconde d'un ecclésiastique nommé Martin, et déjà publiées en 1723, à Béziers, sous le titre : *Bouquet de cauquos flouretos cuillidos sul Parnasso Bitterrois*. L'auteur faisait hommage de quelques unes de ses poésies à M. d'Arène, seigneur de Lespignan. La première de ces pièces est une fidèle peinture des infirmités de la vieillesse ; la seconde rappelle quelques vieux souvenirs de la cité.

On remarque, dans la pièce *la Casso à la Chotto*, une description exacte du sujet et un ton de naïve simplicité qui donne du charme au récit. L'auteur de ces vers m'est inconnu.

Une aventure réelle fournit le sujet de la pièce qui a pour titre *la Partido de Mar*. En l'année 1772, plusieurs ecclésiastiques de Béziers firent une partie de mer, et s'y ren-

dirent munis de manière à faire bonne chère. Mais, hélas ! ils ne devaient pas ressentir les douceurs des apprêts culinaires auxquels s'était livré pour eux un habile ministre de Comus. Tandis qu'une agile nacelle balance ces hommes de Dieu sur les flots, au souffle des zéphirs qui creusent leur appétit, d'autres prêtres qui, piqués de n'avoir pas été priés à cette partie, s'étaient acheminés sur leurs traces, enlèvent toutes les provisions et retournent à Béziers s'en régaler joyeusement. Le petit poëme est le récit de cet événement, rapide et sans digression ; l'invention n'y consiste qu'en quelques accessoires pour lesquels l'auteur n'a pas eu à faire de grand frais d'imagination. Le mérite de son œuvre est dans une versification bien faite, dans l'art avec lequel il a su étendre et varier le fond par des détails aussi plaisants que spirituels, mettre en scène ses personnages en prêtant à chacun le caractère et le langage qui leur conviennent, et, avec les ressources d'un style que distinguent le naturel et le comique, jeter sur tous le sel de la plaisanterie et les traits du ridicule. Tous sont, de l'aveu de ceux qui les connurent, dépeints avec une vérité saisissante ; parfois un vers, un mot même sont un portrait fidèle. On juge de l'effet que dut produire ce poëme à l'époque où il parut, tandis que notre gaîté est encore si fort excitée par le poétique tableau des faits et gestes de ces pauvres prêtres qui expièrent sous le feu de la satire et les rires de leurs concitoyens, les uns une velléité de joie mondaine et de bonheur gastronomique, les autres une étourderie moins conforme à la gravité de leur état. Ce qu'il y eût de piquant, c'est que la leçon leur était faite par un homme qui eût dû peut-être les épargner, par un prêtre comme eux. Son nom est bien connu ; mais j'ai recueilli sur sa vie des renseigne-

ments qui le sont peu et qu'on me saura gré de consigner ici ; je les tiens d'un ami qui habite le pays même où naquit cet homme d'esprit.

Martin (Marc-Antoine) vit le jour à Ceilhes, dans le diocèse de Béziers, au sein d'une famille honorable. Les registres de cette commune, depuis 1737 jusqu'à 1744 sont perdus, et il dût naître dans cet intervalle. Il était le plus jeune de trois garçons. L'aîné resta à la maison ; les deux autres, selon l'usage du temps, furent destinés à l'état ecclésiastique. Marc-Antoine fut envoyé à Béziers pour y faire ses études. Ce temps d'épreuves fut marqué par de grands progrès ; le jeune élève se distingua dans toutes ses classes. Mais, né avec une imagination ardente et un peu enclin à la dissipation, dans un moment de dépit il quitta la soutane de l'abbé pour revêtir l'uniforme de soldat ; il s'engagea dans le régiment de Vermandois. On ignore si la vie de caserne et les amusements de corps-de-garde lui furent longtemps agréables ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir obtenu ou acheté son congé, il reprit ses études ecclésiastiques. Parvenu bientôt au sacerdoce, il fut nommé vicaire à Murviel, où l'avait précédé en cette qualité, en l'année 1766, Martin (François), qui fut peut-être son frère. C'est pendant son séjour dans cette paroisse, dont les registres portent sa signature depuis le 4 mai 1772 jusqu'au 28 mars 1773, qu'il composa l'aimable badinage *la Partido de Mar*. La protection de personnes puissantes ne le laissa pas languir dans ce poste. Appelé au prieuré-cure de Saint-Barthélemy d'Arnoye, dans la commune d'Avesne, Martin passa quelques années dans la tranquillité, partageant son temps entre les soins qu'il devait à son troupeau et la culture des lettres dont il faisait ses délices.

Malheureusement, un jour il oublia que l'amour du prêtre pour le prochain doit toujours avoir la continence pour compagne ; de là naquirent pour lui des embarras et une série de tribulations qui le forcèrent à déserter son prieuré. Par pénitence, ou plutôt à l'instigation de l'évêque de Béziers qui lui portait un vif intérêt à cause de ses talents, Martin entra dans l'ordre des capucins. Revêtu de l'habit de Saint-François, il fut envoyé en mission à Smyrne ; il n'en revint qu'au commencement de la révolution, dont il embrassa les idées et les principes. Il prêta le serment civil alors exigé des prêtres et fut nommé curé constitutionnel à Pégairolles où il avait des propriétés. Lorsque l'ouragan révolutionnaire vint à souffler avec plus d'intensité, il quitta cette paroisse et entra dans les administrations. Après que le calme fut rétabli, il se fit maître de pension à Lodève ; mais ayant pris pour économe un ancien recollet aussi dissipateur que lui, son établissement ne prospéra pas longtemps. Forcé de quitter Lodève, il se retira à Montpellier où il prit la qualité d'*homme de lettres* ; ce fut désormais son état, le pire de tous dans une ville de province. Le vieux prêtre, ex-capucin, mettait en bon français les thèses des élèves en médecine qui s'adressaient à lui, rédigeait des mémoires et vendait des sermons. Cependant ce travail aurait suffi amplement à ses besoins, si, moins enclin à la prodigalité, il avait su les borner et songer un peu au lendemain. Il mourut dans cette ville, le 3 mai 1821, ne laissant pas de quoi se faire enterrer, emportant, malgré cela, chose rare dans ce temps, l'estime et les regrets de ceux qui le connaissaient.

La pièce, sous le titre *Epitro à un amic*, est une diatribe contre M. Daydé, grand vicaire de Mgr. de Nicolaï, der-

nier évêque de Béziers. Ce personnage qui, de la boutique d'un tailleur d'habits, s'était élevé à ce poste distingué, n'était pas aimé ; sa fortune ecclésiastique devait lui faire des envieux ; l'abus qu'on lui reprochait de son ascendant sur l'esprit doux et timide de son supérieur, et une certaine fierté de parvenu lui donnèrent des ennemis; les antipathies, et même les haines du clergé eurent un interprète dans la muse peu charitable de Jean Coste, prêtre de Béziers, qui fut plus tard curé à Bédarieux.

Les œuvres poétiques renfermées dans ce petit volume, ont été, à part les deux pièces de Bonnet, composées par des gens d'église, et la plupart, inspirées par le génie de la satire, attaquèrent des personnes appartenant à l'église même. Le clergé, alors nombreux, généralement instruit, comptait beaucoup d'hommes qui, dans de doux loisirs, alliaient le culte des lettres à des études plus sérieuses et à l'accomplissement des devoirs les plus saints. Riche et comptant sur sa puissance, il ne pensait pas qu'elle eût à recevoir la moindre atteinte de badinages littéraires où quelques uns de ses membres étaient moqués ou maltraités. Cependant, le poëme des Frères Quêteurs est une satire contre les ordres mendiants, où les interlocuteurs tiennent tous un langage d'ivrognes; le prieur de Lespignan se donne une bouteille de vin pour compagne de son voyage pour l'autre vie; dans la partie de mer, des prêtres sont livrés à la risée de leur concitoyens pour leur gourmandise, leurs travers et même pour des vices qu'on leur reproche; enfin l'épître à un ami, en dévoilant leur ambition, leur orgueil, leurs guerres intestines, révèle ces plaies fâcheuses qui parfois affligent le sanctuaire en divisant l'esprit de ses membres, et que la prudence conseille de dérober aux re-

gards du monde. Il dût se passer alors, à propos de tous ces vers, ce qui arrive d'ordinaire en pareille circonstance; l'arme du ridicule, qui blesse quelques hommes, la malignité publique la retourne contre ceux avec lesquels il leur suppose une certaine solidarité; les travers et les fautes du petit nombre deviennent une tache pour l'ordre tout entier, et des classes de citoyens, malgré le respect qu'elles méritent, sont frappées de la déconsidération que se sont attirée quelques uns de ceux qui en font partie. Ainsi, par des jeux d'esprit autant que par sa conduite, le clergé, sans trop de prévoyance de l'avenir, travaillait au profit de la philosophie. Ces réflexions ne pouvaient exciter en nous aucun scrupule sur la publication actuelle; on la fait sans crainte, parce qu'elle est sans danger. Les temps sont changés; le clergé, régulier dans ses mœurs, a généralement compris que l'influence salutaire qu'il reprend sur la société tient à son éloignement des vanités et des agitations du siècle, à l'accomplissement des devoirs du ministère et à la puissance des bonnes œuvres. Arracher à l'oubli qui les menace quelques fruits heureux de la muse biterroise; intéresser par une lecture gaie et par le charme de vieux souvenirs qu'elle réveille; aider à constater l'état de notre langage vulgaire dans une période de près de deux siècles; voilà les idées qui ont présidé à cette publication.

# DESORDRE

## DEL PAYS BAS,

DIVISAT EN TRÉS SÉANSOS,

PER BOUNET, ABOUCAT.

gards du monde. Il dût se passer alors, à propos de tous ces vers, ce qui arrive d'ordinaire en pareille circonstance; l'arme du ridicule, qui blesse quelques hommes, la malignité publique la retourne contre ceux avec lesquels il leur suppose une certaine solidarité; les travers et les fautes du petit nombre deviennent une tache pour l'ordre tout entier, et des classes de citoyens, malgré le respect qu'elles méritent, sont frappées de la déconsidération que se sont attirée quelques uns de ceux qui en font partie. Ainsi, par des jeux d'esprit autant que par sérieux, le clergé, sans trop de [illegible] au profit de la philosophie. Ces réflexions ne pouvaient exciter en nous aucun scrupule sur la publication actuelle; on la fait sans crainte, parce que [illegible]. Les temps sont changés; le clergé, régulier dans ses mœurs, a généralement compris que l'influence salutaire qu'il reprend sur la société tient [illegible] siècle, à l'accomplissement des devoirs du ministère et à la puissance des [illegible]; l'oubli qui les menace quelques fruits heureux de la muse bierroise; intéresser par une lecture gaie et par le charme de vieux souvenirs qu'elle réveille; aider à constater l'état de notre langage vulgaire dans une période de près de deux siècles, voilà les idées qui ont présidé à cette publication.

# DESORDRE DEL PAYS BAS.

## PRÉMIEIRO SÉANSO.

Ça, ça, musos, aro's lou cop,
Benets toutos al grand galop,
Aro que la guerro m'animo;
Ajudats mé per qualques jours,
Qu'ieu pesquo marida ma rimo
An le patatac des tambours.

Que vostro aygo que fa dourmi
En murmuran per son cami,
Bengo treboulo ambé la guerro,
Comm'un rieu, quand la neu se foun;
Ço que troublo touto la terro
Nou troublara pas vostre froun.

Musos, cantats bey toutos noou
Uno cansou qué fasso poou;
Que vostres verses incapables
Nou n'ajou rimo ni rasou,
Et qu'enfy la cansou des diables
Sio vostro pus bello cansou.

Quittats lous luths, changeats de joc,
Mettets las guitarros al croc,
Prenets la trompetto en escharpo,
Car lous gendarmos dissouluts
Jogon ta brabomen de l'arpo,
Qu'on volou pas augi de luths.

Benets vous en jusquos çabal
Et dressats ayssi vostre bal;
Le diou Mars que toutjour menaço,

Montat sus un grand chabal blanc,
Al loc de la fon de Parnasso
Vous fa de fontainos de sang.

Bounet, favorit d'Apollon,
Pren donc qualque tros de bioulon,
Et sans accorda cap de cordo,
Jogo me la guerro en souldat,
Et cal per canta la discordo
Un instrument tout descourdat.

Nou serquets bey dins mous escrits
Que d'estoucados et de pics;
Fi, fi d'aquellos bellos frasos!
Tout ço qu'ieu foou bey nou val rés,
Et las pointos de las espasos
Seran las pointos qué beyrés.

Sourrettos, fasès bitomen,
Racountats nous fidèlomen
La bertat de touto l'historio,
Sans ne delembra cap de mout;
Las musos, fillos de memorio,
Se debon soubeni de tout.

L'an millo sieys cent trento dous,
Al temps de la guerro et des trous,
Se fourmec uno niboulado
Dins lous estats de Pezenas,
Qu'empachabo aquello assemblado
De s'y beyre del long del nas.

Certèno deliberacieu
L'ay mettec tout en confusieu;
La discordo quittec sa poumo
Touto bérénouso et sans goust;
Per lors, contro l'ordre de Roumo,
Fasion tenèbros en aoust.

Ieu qu'èri dins aquel graboul,
L'ay conjurabi la niboul,
Et l'ay passèri beit semmanos
Qu'ou n'ausio rés que tocosens,
Al loc que toutos las campanos
L'ay debion souna per lou tens.

Aquello terriblo vapou,
Pus negro qu'on pas mon gipou
Engendrara lèou lou tounerro

Que pompira com'un baloun,
Et fara plooure sus la terro
De sang et de grello de ploun.

Le monde qu'on s'y besio pas
L'ay trabucabo à cado pas.
Durant aquello neit espesso
Lous pus forts toumbabon pel sol,
Et la pluspart de la noblesso
L'ay s'enfanguet jusquos al col.

Las bilos del Bas Languedoc
S'y besion ta pauc coum'un roc;
Dos ou trés de las pus celèbros,
Francos del général pécat,
Per y beyre dins las tenèbros
Empruntèron lous els d'un gat.

La facio del juste Louis
Nou lusio pas à moun païs;
Aladounc las millounos bistos
Aguèron besoun de cartel,
Et predision de cansous tristos
D'aquel eclipsi de soulel.

Aquel bel astre de Paris
L'ay semblabo un lun que mouris
A trabès d'uno bieillo bitro ;
Lous abesques, desoulacieu !
Y pensèron perdre la mitro,
Dedins aquello confusieu.

La discordo, troublo-festins,
Quittec sa poumo as pus mutins,
Del sang des Troyens touto roujo ;
Poumo de l'ort de Lucifer,
Pus fado cent cops qu'uno coujo,
Apelen-la poumo d'enfer.

Aquello poumo troublo-gen,
Noun èro ni d'or ni d'argen,
Coumo anciennomen la prémieiro ;
L'armado qu'èro sans tresor,
Lay fourec trop dins la paurieiro
Per dire que fouguesso d'or.

Poumo saubajo, maudit fruch,
Que nous alucos, tu, de bruch !
Aquello poumo mal fargado,

Lou flèou de nostre Languedoc,
Noun èro pas poumo gelado,
Trop l'ay nous aluquet de foc.

Per lors tout l'ay pensec péri,
La poou que me fasio mouri
L'ay n'èro uno fachouso espino;
En ausin souna lou tambour,
De poou de l'aussel de rapino,
L'ay m'acatabi coum'un tour.

Per lors toutses lous artisans,
Joubes et biels, pichots et grands,
S'armèron dedins las alarmos;
Chacun l'ay fasio sous efforts,
Toutses èron pourvesits d'armos,
Hormis aquelses qu'èron morts.

Lou tailleur quittec soun estat
Per prene l'espaso al coustat
Et fayre un mestié qu'és pus noble;
Agachats la bello bertut,
Aquelses que bestion lou pople
Aro lou despoillon tout nud.

Alarmo ! alarmo ! vilatgés,
Pren te gardo, paure pagés ;
Aquello harpio de Gascougno
Per pana quitto lou dédal ;
Imprudent, quitto sa besougno,
Panabo be prou dins l'oustal.

Mèstre Glodo, le sabatié,
Birec le quioul à son mestié
Al premier bruch de la prouvinço ;
Resoulgut d'en tourna jamay,
El noun prenguet rés que la pinso
Et l'espongio per beoure may.

Aquel tiro-lignol pégous,
Sabant al mestié des Gascous,
Se armec ambaquesto brégo ;
Pagés, amago tout ço qu'as,
De gens que manejou la pégo
Arrapon tout ambé las mas.

Aquelses courdouniés mixans,
Quand èron chez lous païsans,
Se fasion fayre bouno chèro,

Et pus lous pagabon de cops
Qu'agesses dich qu'èrou en coulèro
De lour beyre pourta d'esclops.

Lou barbié quittec sous bassis,
L'executeur des medecis
Gitec la lanceto per terro
Et laysset lou malaut en blanc,
Besen que toutses en la guerro
Se mêlon de tira de sang.

Elses nou ban pas als hazars
Per gari lous blassats de Mars,
Pus leou per lour souna les classes,
Car nostre grand Mars de Paris
Baillo de cops de coutelasses
Que persouno nou ne guaris.

Aquelses chirurgiens aumen
Se coumpourtabon sagiomen;
(Nou cal pas que degus me grounde)
Qand èron dins uno maysou,
Nou tratabou pas mal le mounde,
Aco soun de gens qu'an rasou.

Lou marchant quittec soun oustal
Et s'en anet tout à chabal,
Fa grossi l'armado rebello;
Lou languimen l'ay l'abio prés,
Car, hors de ruban Isabello,
Dégus nou l'y croumpabo rés.

En tout Besiés nou n'y abio cap
Que l'ay bendèsso un pan de drap.
Cal bouillats que s'ay demourèsso?
Le mounde fouc mens despensié,
Pertal que l'estofo durèsso
Lay s'habillabon tout d'acié.

Bref, un grand noumbre de marchands
Quand le tambour batet as champs,
L'ay boulguet fayre la brabado,
Lous villatgeses benion baus
De paou d'en trouba prou sibado
Per ta grand noumbre de courtaus.

Messieurs, jusquos as praticiens
Affamats de nostres mouyens,
Prenion lou mousquet et la piquo.

Helas ! perqué fayre aquel cop !
Ambé lour diable de pratiquo
Elses nous mangeabon bé trop.

Paure pople, qu'aco t'és grèou !
Toun proucès és sus le burèou,
Toun chicanayre te talouno ;
Podes bé trambla com'un jounc,
Car, se lou Rey nou te rasouno,
Perdras ta causo tout de loung.

Enfin toutses lous artisans
L'ay maniabon lous paysans
Amb'aquesto secoundo ligo,
Et Mars nou fasio d'aquel tens
Qu'un soul mestié, qu'uno boutigo
De tant de mestiés differens.

L'on nou besio dedins Beziés
Que forgerouns et qu'espasiés ;
Las fennos fasioou penitenso,
Et n'aurioou seguit lou tambour,
S'aguessou agut, coumo Clémenso,
Lour cuirasso à probo d'amour.

Lou bergè quittec soun troupel,
Retroussec l'alo d'el capel,
Et per segui Mars lou foulastre
Quittec soun bastou de dous bouts;
Qu'un signe és aco quand le pastre
Se jito del coustat des loups.

Amago te, bestial menut,
Pey que toun paure corps lanut
Noun a pastre ni gous que grounde,
Cacho tas cornos, tout hountous;
Quand lous loups deboron lou mounde,
Que podon fayre lous moutous!

Jusqu'as pageses mal nouyrits
Apprenguèron d'estre aguerrits,
Et per s'ay fa creisse las foulos,
Quitteron l'arayre et lous bioous,
Irritats contro qualquos poulos
Que noun lour fasioou pas prou d'ioous.

Lous palots, aqueises rustaus,
Per troubla lour propre repaus,
Agachas bé s'èron canaillo,

Elses mêmes prenioou cartié ;
En lougean tant de souldadaillo
Enfin l'on appren lour mestié.

Un ta grand noumbre de soldats,
Larrous et boulurs debourdats,
Indignes de misérícordo,
Nou fasion rés que nous mangea,
Et lay fasion créma la cordo
Per tal qu'on lous poudés penja.

Aquelses traytes indiscrets,
Nous bebion lous bis à grands trets,
Toutjoun èron dins la debaucho,
Toutjoun embryats, toutjoun troublats,
Sans sabé fayre à drecho, a gaucho,
Que quand èron permi lous plats.

Un ne viguèri à Magalas,
Empachat d'un biel coutelas,
Que, dins l'exercici de guerro,
En pourtan la piquo sul col,
Quand ausio dire *piquo à terro*,
La bous jitabo per lou sol.

Lous capitaynes la plus part
Èron d'ignourens en lour art,
De joynos gens qu'on balion gayre,
Au partit de là pla coubers;
Appellen les, per millou fayre,
De capitaynes mal goubers.

Ignourens, routuriés, poltrouns,
Chefs d'uno bando de larrouns,
Embuscats dins las olibédos,
Pus propres, digan las bertats,
A gouberna un troupel de fédos
Qu'uno coumpagné de souldats.

Noblesso, paures abuglats,
Per un Rey bautres sès trop flacs,
Et lou demoun que bous manéjo
Rend pus fébles bostres cervels
Qu'aquelo plumo que fadéjo
Sus l'alo de vostres capels.

Boulé fayre de rebellious
Dedins la terro des olious;
Saisi lous fors et las muraillos

De las bilos del pays bas,
Et boulé douna de bataillos
Permi lous aubres de la pax.

Boulé fayre may qu'on nou pot,
S'arma de cuirasso et de pot,
Mettre le Rey al bas esquerre,
Contr'el fa battre lous tambours,
Et fa d'habillomens de ferre
Per nou les pourta que trés jours.

Aquel qu'aluquet nostre foc
Sapiet fort mal jouga soun joc,
Aco passo per un axiome;
Et lou millou jougayre crey
Que cal fa paix al joc de l'home
Quand l'on nou se sentis lou rey.

De gentilhomes malastruts
Estre causo de tant de bruchs!
Aquelsos pichotos estèlos
Qu'emprunton le lum del soulel,
Augets se son pas criminèlos
De se boulé banda contr'el.

Ieu nou soy pas hors de rasou
De fa aquelo comparasou,
Elses soun d'estèlos en terro ;
Quand lou soulel, nostre support,
Dissipet la neit de la guerro,
Toutses s'amaguèron d'abord.

Estèlos, acos trop d'estat ;
Lous nautoniés an protestat
De nou lous préne pas per guidos ;
Nommen lés comme per despiech,
De rato-penados mauditos
Que nou se mostron que la niech.

L'un es ambé lous mountagnols,
L'autre permi lous Espagnols,
Al dela d'uno grand mountagno ;
Aquel réliqua des coumbats
Ba fa de castels en Espagno,
Aro que lous seus sou toumbats.

Fasen trèbos jusquos tantos,
Donnen repaus à nostre cos,

Arresto te, muso sabento,
Sans estre al bout de toun rollet,
Et layssen per peyro d'attento.
Lou darrié vers d'aquest couplet.



## SECONDO SÉANSO.

Musos, tournen nous affana,
Continuen après dinna
Nostro tourre Babilonenquo,
Et confondets lous matériaus,
Pourtats mé de peyro, de brico,
Quand vous demanderay de caux.

Gens des estats, bous medecis,
Ont éro vostre sens rassis?
Que vostro ordonnanso és funèsto!
Agachats en que nous metren....
Nous boulé fa trancha la tèsto
Per nous gari d'un mal de den.

Les pus grands, selon vostre avis,
Per la franchiso del païs
Calio que prenguesson la lanso ;
Conseil de désordre et de sang ;
Un païs qu'èro al rey de Françe
Nou pot jamay estre pus fraue.

Gentils-homes, aquos l'abus
D'ana refusa lous élus ;
Aqui non y abio rés à creigne,
Aquo non és ni bou ni bel ;
Non besets pas que Nostre Seigne
Ne bol bé rempli tout le cel ?

Que bostres esprits son laugés
De fayre veni d'estrangés
Per rouina nostro campagno !
De gens qu'on poudion rés servi,
D'aqueles bateous d'Allemagno
Qu'on venion cargats qué de bi.

La pus part èron d'Alemans,
Quauques uns se dision Flamans,
D'autres passabon per poulacros ;

May quiten aquelses trés noms ;
Appellen les toulses de baquos,
Aytal s'appellon les poultrons.

On dis bé que vers lours cartiés
Aquelses soldats, biels routiés,
Son de Césars dins la coulèro ;
Lour couratge és fort estimat,
May aquos un cadran solèro
Que nou bal rés qu'à son climat.

Ieu n'abio dex à mon hostal
Que l'ay m'an més à l'espital ;
Ma pauro muso benguet lasso
De lous flata, de lous rabi,
Car après la fon de Parnasso
Ne boulion pey uno de bi.

Aquelses soldats insolens
En taulo tout-à-fet valens,
Per fayre que tout s'en anèsso,
Nou benion jamay dinna souls ;
N'y abio cap que nou traynèsso
Tout un régimen de pesouls.

Lour lengatge al comen somen
Randio confus l'entendemen
De las fennos de mon vilatge ;
May nou calio que sabé un mout ,
Coussi se dis bi en lour lengatge ,
Ambaquo l'on entendio tout.

Ieu vous juri qu'en benioou poun
Per say nous trauca le perpoun
Ambé lour espaso guerrieiro ,
May sans pots et sans courselets
Benion téni puleu uno fieiro
De chabals et de pistoulets.

Aquelses marchands de bestial
Nou se laissabon cap de fial ;
Las miserablos abenturos
En nous benden tout lou qu'abion ,
Se foussoun troubats sès monturos
Sans las fennos que les seguion.

Lours chabals grands coumo de pechs ,
Un ne manjabo may que dex ,
Pey, quand lour mèstre les montabo ,

Ieu poudio bé jura ma fé
Qu'on bésio rés pus qu'uno cabo
Dessus une granjo de fé.

Enfin aquelos pauros gens
Qu'èron tout à fait indigens,
Aquelis mouscals de barricos,
Aurion bendudos lours moulliers,
May las causos que son publicos
Nou se bendon pas volontiers.

Paure pays, cargo lou dol,
Jusquos à l'estrangé t'en bol,
Lou Dious Mars de coulèro crèbo,
Se lou Rey qu'a tant fort lou bras,
De sa gracio nou te relèbo,
Tu seras bé pla pays bas.

On atendio de jour en jour
De beyre parétre à soun tour
Sus nostre tragico théatre
Lou pus fier de nostres bésis,
Aquel que per se fayre batre
Fournis de ta brabes roussis.

Ingrat et perfide pays,
Mon cor que t'aymabo t'ahïs
Despey tas brabados mutinos,
Et de fait, tout negat de plours,
Ay changeat Besiés plé d'espinos
Ambé la bilo de las flours.

Ma propro patrio mé put,
Besiés és aro mon rébut,
El qu'èro mon loc de plasenço,
Et disi al senechal tout net
Qu'el pot bé tène l'audienço,
May bé la tendra sans Bounet.

Jamay tant de cabalarié
Permy tant pauc d'infantarié,
Nostro terro n'èro ramplido;
Cependant per tant de chabals
Lou Rey, que Dious li donne bido,
Nou mandec que dous marechals.

Nostre Senechal à la donc
Cresen que le mal fous plus long,
Penden qu'on lay fasio lou diables

Demourabo tout estounat,
El que condamno les coupables,
Semblabo el mêmo condamnat.

Lous conseillés, tant clercs que layes,
N'intrabon pus dins lou palays,
Besen nostros bilos complissos
D'aquesto grando sédiciou,
Et s'abtenion de las espissos
Duran las calous de l'estiou.

La justisso qu'abio perdut
Tout son couratge et sa bertut
Dins uno bilo touto braso,
Quand les autous de nostré flèou
Lay metèron la ma à l'espaso,
Elo la metec al fourrèou.

La justisso que fasio dol
Gitec son trabuchet pel sol,
De beyre la guerro an sas lansos
Rabatja toutses nostres bés;
Que vouliats que fès de balansos
Quand prenion tout san pesa rés!

Quand le palays fouguet tancat,
L'on nou besio cap d'advoucat
Q'uon fouc dins de grandos tristessos ;
Lou barrèou l'ay èro tant frecth,
Qu'ors de playdéja an las mestressos,
Nou l'ay nous servian pus del drech.

Lou parlomen que trasio mal
Que nostre paure senechal
Say demourès melancolico,
Boulguet changea, coumo lon crey,
Lou siége sans canou ni pico
En un loc qu'èro per lou Rey.

Grand parlomen, aquelo cour
L'ay debio demoura toujour
Per l'ay brida la populasso
Armado coumo un herissoun ;
D'ousta lou siège d'uno plasso
Lorsque n'abio may de besoun !

Randre inutille son burèou,
Ferma la chambro et lou barrèou,
Manqua de cor dins las alarmos,

Al loc de commanda als huchès,
Quand beguèron prene las armos,
De crida toujour : *failes paix.*

Quand la justisso aguet cessat,
Tout Besiés èro rambarrat ;
La neit qu'és mayre des fantomos,
Nou besio rés que larrecins,
Et touto la bertut des homes
Se reduiguet as capucins.

Lous homicides d'aquel temps
L'ay ne fasioou de mal countens ;
Lous mayssans an lours insoulensos
Bibioou sans estre castigats,
Et Mars gardabo las poutensos
Pés soldats qu'èron extropiats.

Las gens per le mendre débat
L'à s'assignabou le combat,
Sans lay creyre ni Diou ni payre,
Et lou senechal de sous els,
El qu'en jutgeabo cap d'affayre,
L'ay bésio cado jour d'appels.

Repausen nous, armos à bas,
Fasen trèbos jusqu'à dimas,
Vous direy tout ço que me sobro,
Pus bel que tout ço qu'ay dounat,
La fi cal que couroune l'obro;
Diou bolgue qu'ieou sio courounat.

## TROISIÉMO SÉANSO.

Acaben, canto caramel,
Tournen al séjour del camel,
Dins la bilo de la galèro ;
Anen, pèy que sioy délassat,
Veyre Pepezuc en coulèro,
Et nostre Besiés ranversat.

Lou pus couratjous des lious
L'ay fasio fa de bastious,
De grands montaignos per la guerro ;
Lou paure noun abio pas tort
De se mettre tout dins la terro,
Per qué se bésio déja mort.

Un qu'és al reng des bels esprits
L'apèlo Mars dins sous escrits ;
Sa docto muso que lou banto
A prou rencontrat aquel cop ,
Car Mars és uno estèlo erranto ;
Lou paure non errec que trop.

On nou bésio de toutos parts
Que de foussats et de remparts ,
Milo taraillous en campagno ;
Sé lou Rey se fous retardat ,
Anabon fayre uno mountagno
D'un pays qu'es plo comm'un dat.

La citadello de Besiés
Que flatabo sas fantasiés ,
Ly débio serbi de Rouchello ;
Besets coussi le monde ba ,
Se fisa d'uno citadello
Que dins trés jours débio tomba !

Nostres pichots jouines cervels
Lay boulion fa de forts noubels ;
O , que lous destins son contraris !

Lou rey que pot tout ço que bol ,
Fasio per lors de commissaris
Per lay tomba les biels pel sol.

Lous de Besiés , dins aquel flèou ,
Desirabou de mouri lèou ;
Las armos et picos rouyalos
Lous metioou dins d'appréhensious ,
Qu'alors mêmes prenion las palos
Et s'entarrabon toutes bious.

Fa de bastious et s'arma
Contro un rey qu'a la foudro en ma ,
Aquel que dosto le couratge
As loups de famino pressats ,
Et que vol fa perdre l'usatge
Des bastious et des foussats !

*Je randrai Bèziers, mon seigneur* ,
Aytal parlabo un ingeigneur ,
Tout cap descoubert et sans rire ,
*La Rouchelle de ce pays.*
Hélas , messius , m'en baou yeou dire ,
Beleou caldra manja lous chis.

Et per ly fayre beyre al biou
Ço qu'èro de son intenciou ,
Soun fous estado l'anicrocho ,
Tirec réduits al petit pié
Quatre boulebarts de la pocho ,
Bastits sur un fel de papié.

L'enemic tout siaou com'un gat ,
S'èro saisit de l'abescat
Que vacabo per deshéranso ;
Attentat digne d'un gibet ,
Noun ana pas al rey de Françe
Per l'in demanda lou brebet !

Nostre abesque tout émougut
Aurio gourmat , s'aguès pouscut ,
Lous autous de nostre desastre ,
Qu'en fasion rés que le troubla ;
Quand le loup s'ataco an le pastre ,
Las fedos podoun be trambla.

Lou bon prélat , d'autre coustat ,
Craigno que lou rey irritat
Ly metès Besiés tout en proyo

Per uno justo punitiou,
Et d'estre l'abesque de Troyo
Après aquello destructiou.

Lou souldat, per estre pus fort,
Lay nous anec sasi d'abord
La gleyso pus grando et pus bello,
Et per nous teni pus bridats,
Anec mettre aquello piucelle
A la discrétiou des souldats.

Aquel enemic indebot
Aladonc lay se moustrec sot
De proufana uno causo santo;
May nautres sen mal informats,
Nostro gleyso qu'és militanto
Abio bésou de gens armats.

Un temple sant et virginal
Servi de fort et d'arsenal
As coupo-jarrets de Bellouno,
As perfides, as afronturs!
Toutos fés la gleyso és tan bouno
Que recebrio mèmo les Turcs.

O santo Vierge , lou dious Mars ,
Per fa corps de gardo en cent pars ,
Se serbis de bostros capelos
Tapissados de taffetas ,
Et las mêchos sou las candelos
Que crêmou sus nostres autas !

Qual diable l'y saurio pas mal
De beyre dedins vostre oustal
Picos , mousquets , tambours , trompettos !
Toutos fés la vierge a rasou ,
Pey que lotgeo al cel las planettos ,
De loutgea Mars dins sa maysou.

Lous mousquetèrous et piquiés
Se sasiguèrou des clouquiés ;
Afin de domina la bilo ;
Las campanos sounabou doux ,
De poou que la guerro civilo
L'ay las tranformès en canous.

Lou relotge perdio lou tin ,
De beyre lou souldat mutin
Dins nostro gleyso episcopalo ;

Aquel que mesuro lou tens ,
An la debaucho généralo
Se debauchet coumo las gens.

La guerro qu'a fach tant de morts
Demontec toutses lous ressorts ;
Grand rey que tout le monde louo ,
Nostres relotges endormits
Noun abion ni cordo ni rouo
Que per puni lous enemics.

Jusquos à la sal des salis
Qu'és al darré de sant Felix ,
Èro per lors commo en sequèstre ,
Et lou minot tout despitat
De se beyre changea de mèstre ,
Se rebaysset de la mitat.

La sal dins Besiés , d'aquel tens ,
L'ay se bendio la mitat mens ,
Tout le monde l'ay ne crompabo ;
May , ambé tout aquel rabay ,
Tant de poble que l'ay s'armabo
L'ay èron pus fats que jamay.

Hélas ! que lou monde és divers ;
Tantos l'auta , tantos lou sers ,
L'un se lèbo , l'autre s'abaysso ;
Quand nostro sal se rabaysset ,
L'argen , sés boutgea de la caysso ,
Tout al contrari s'anausset.

Cinquanto souldats carnassiés ,
Des pus rebelles de Besiés ,
S'ay fasioou per lors abstinençó ,
Afatigats del peys de mar ,
Elses que nou fan penitençó
Que quand nou trobou pas de car.

Non inferets de mon prépaous
Que fourèsson brico huganaous ;
Tout le monde l'ay confessabo ,
Juscos as pus diaboulix ,
Pèy que la crous l'ay commandabo ,
L'ay debioou bé estre catoulix.

Per Monpelié , que d'aquel tens
S'èro fayt sage à sous despens ,
Se trufabo de la disputo

Que l'ay sercabon lous bésis ;
N'a gardo de tomba en rechuto ,
El a de trop bous medecis.

Aquello escolo de Luther ,
Fidèlo à nostre Jupiter ,
Nou lay bol pas estre en alarmo ;
Que Besiés rouzegue aquel os ,
Acos bé prou de perdre l'armo ,
Sans l'ay boulé perdre lou cos.

Narbouno , ten bou , se té bos ,
Fay tous affayres à huis-clos ,
Resisto al demon que te tento ,
Ayssos ta perto ou ton bonhur ;
Lou parlomen tou réprésento ,
Goubernoté sans goubernur.

Aquest'desordre duro trop ,
Grand Rey , benets , ar'os lou cop ,
Tiras nous d'aquesto tourturo ;
Vous soul poudets fa , grand héros

Coumo lou Diou de la naturo,
Un noubel monde d'un cahos.

Menats aquel grand cardinal
Per s'ay consulta nostre mal,
Prenets bostro espaso royalo,
Et fasets, à forso de pics,
Un pastis à la cardinalo
De toutses bostres enemics.

Venets say, per l'amour de Diou,
Beyre uno neyt de confusiou,
De cansous tristos et funèbros;
May jou me trompi, le soulel
Nou pot pas beyre las tenèbros
Que fujoun toutjoun davant el.

Benets, invicible Louis,
Assista mon paure pays,
Courrets, non ajats pas la gouto;
Lou grand Schombert, hurous succès!
Lous a dejà més en desrouto,
Que farets, vous, s'un cop lay sès.

Ça , pren couratge , pays bas ,
Ton rey te ben pourta la pax :
Aquel qu'apayso lous auratges

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .



# CANSOU.

# CANSOU

Sus lou cant : *Resveillez-vous, Astrée.*

Antoigno, ma mestresso,
Desia non és pus niech,
Quitto aquelo paresso
Que té ten dins lou liech.
L'aubo del jour és claro,
Et desia lous aussels
Cantou, comme yeu aro,
De subre lous ramels.

Quitto toun liech, de gracio,
Antpigno, quitto lou,
Fay mé veire ta facio,
Douvris lou fenestrou.
Sourtis lou cap déforo,
Veyras que ta beoutat
Surpassara l'auroro
An touto sa clartat.

Despey que non t'ay visto,
Fauto de réconfort,
Ai la caro pus tristo
Que la caro d'un mort.
Lou cygne blanc trespasso
En cantan doussomen,
Aital caldra que yeu fasso
Son sortes vitamen.

Touto la niech yeu rodi
Al tour de toun houstal,
Et per aquo non podi
Allaugeira mon mal.
Yeu bevi la séreno

Tout lou long de la niech,
Et tu, quitto de peno,
Répausos dins ton liech.

Yeu sioy à la carrieyro
Que transissi d'amour,
Reveillo té, dourmeyro,
Non veses pas qu'és jour?
Ton Guilhaumes se plouro
Comme un petit éfan,
Et non passo cap d'houro
Qu'on l'y sio may d'un an.

Toute la niech yeu rodi
Al tour de tom housta,
Et per aquo non podi
Allaugeira mon mal.
Yeu bevi la sereno

# PLACET

A

# MESSIUS LOUS POULICIENS

DE BEZIÉS.

PLACET

A

MESSIUS LOUS POULICIENS

DE BEZIES.

# PLACET AS POULICIENS.

A bautres, juches de poulisso,
Benou bèy demanda justisso
Las gens qu'aymou la prouprétat
Et qué cregnou per la santat.
Bous rémostrou dins sa requesto
Que s'ay s'en menassax de pesto,
Talomen grando és l'infectiou
Que causo ayci la courruptiou,
Pèy qu'on ne pot fayre dous passes
Sans beyre estroun, fumié, fangasses.

Crengués pas rés per bostre nas,
Paraulos noun pudissou pas.
Mès pèy qu'abès ayci tout crèdi,
A tant grand mal pourtas remèdi,
Çou que farés certénomen
Sé nous escoutas un moumen.

Des Carmes jusqu'a Tourbentouso

Touto aquesto bilo és merdouso,
Et de sant Aphroudisi al poun
Prenez ou, del large, ou del loun,
Ount anarés sans trouba merdo?
De poou que la rasso s'en perdo,
Neit et jour de bousex noubels
A nostre nas, à nostres els
Espelissou per las carrieiros.
Tout l'in poun à bellos pougnieiros,
Et cal ana per saus et bouns,
S'on ne bol espouti d'estrouns.
Nostros damos, quand se bisitou,
An sous paniés lous descapitou,
Et fort souben saussou dedins
Raubos trénantos et patins,
S'en cadieiro noun sou pourtados

Ou jusqu'al quioul arregussados,
Ou se toujour en pétenler
Noun boou l'estiou coumo l'iber ;
Car autromen aquelo ounchuro
Dauro et parfumo sa paruro.

Se per Beziés fasès un tour,
Dirias-ti pas que cado jour
Tout lou mounde y pren médécine,
Tant on y bey dé pudicino?
Autre tens sus un fumeras
On anabo pourta soun cas,
Dins un pâtus, à Cantarèlo,
Al déjoust de la Citadèlo ;
Bèy pertout on bey débraga
Las gens qu'oou besoun de caga,
Et sans respet et sans bergougno,
A bostre nas foou sa besougno,
Jusqu'à gausa fayre un pribat
De la plasso ount sé ben lou blat ;
Loun des tauliés, dins las mesuros
Cent couquis foou de counfituros,
Mais d'autre goust, d'autre fumet,
Que los qu'as massapans on met,

Dins las boutigos des drouguistos ,
Et dount nostres ardix coupistos ,
Sans despensa sucre ni mel ,
Bous emplenarioou lou capel.

Lous estrouns pausax à la filo
Sou la desplègo de la bilo.
Alioc de frians pastissous ,
De las coquos , des saucissous ,
Dins Beziés per tout on estalo
De bousex à la cardinalo ,
D'autres en guizo de millas ,
Ou de crêmo , ou de cerbélas ,
Dount on ne tasto sans enbéjo ,
Desqué per la bilo on trépéjo.
Jamay nount s'és bist rés d'égal ;
Dégus noun cago à soun oustal ,
Ou s'y cagou , és dins uno engino
Que bous espoulsou sus l'esquino.
Sé per malhur on ba de neyt ,
Ou lou mati bers set ou beyt ,
D'uno soupetto pla coufido
Bostro persouno és enlusido ,
Tant que jamay curo-pribat

N'a parégut millou daurat.
En bous cridan, *garo de l'uïgo!*
De la pus fino on bous azaïgo,
Et Dious sap sé del cap as pès
Lou musc ou l'ambre sentissès.
Sé l'enlusit de talo ounchuro
S'abiso de fa proucéduro,
Y sera per l'habillamen,
Amay belèou per soun argen.
Cadun renègo la fenestro
Dount es partido la menestro,
Et lou qu'on a tant enbrénat
Dé cent raillariés és tourcat.

Lous Médécis, lous Pouticayres
N'oou jamay bist tant de cagayres,
Ni cap de bilo tant d'estrouns;
Nostres rex sou de merdansouns,
Dount à la mendro esclaboussuro
On s'enpesto de pourrituro.
Mais, és bé pire quand s'ay ploou;
Se cal sourti, n'és pas sans poou
D'abé sa persouno enplastrado
Dé moustardo espesso et daurado

Dount lous aériens pribax ,
Trop farcix d'ioous lountens cougax ,
Dégorjou coumo de bougnetos ,
Ou coumo un batun d'aumeletos ,
Seguix de fosso moucadous
Qu'oou toutes las pallos coulous.
Dirias que lou ciel a la fouiro ,
Tant l'inoundado cagadouiro
Réfoufo per tout sus las gens
Un déluge dé labamens ;
Et cal qu'un passan se résorgue
A s'en fourni , borgue ou nou borgue.

S'en tal tens roudas per hasard ,
Dious bous garde d'un tal afar !
Mantou , ni froc, ni bagnouletto ,
Capixou , capel, ni capetto
Mettioou-ti dégus à couber
De bousex dessarsix en l'air ?
Surtout quand lous buffex d'Eolo
Asperjou tout d'aquelo colo ?
Garo lous els , garo lou nas ,
Garo la gorjo sé badas !
Endintras bous ; és uno buso

Lou qu'alaro à rouda s'amuso
Et que rand salut per salut ;
Cal fa l'abugle amay lou mut ,
Se non bol s'embiba de merdo ,
Sans qu'uno goutetto s'en perdo ,
Et tout daurat , sans coumplimen ,
Ana chanja d'habillamen ,
Escura las mas , lou bisache
Coumo que mudo lou maynache ;
Trop hurous se d'un tal parfun
L'on ne sentis dex jours lou fun.

Messius , aiços sou pas de fablos ,
Mais de matièros fort louablos ,
Que meritou bostre attentiou ,
Et que bous mettas en axiou.
Bautres dounc que sès plés de zèlo ,
Fasès que la mendro ruèlo ,
Coumo lous endrex fréquentax ,
Cado mati sioou balajax ,
Sous peno d'uno grosso emendo ,
Dount bous cal empléga la rendo
A fa courre de toumbarels
Qu'enportou lous moulous noubels

Illustres juches dé poulisso ,
Sus tout ayço randès justisso ,
Et sé dé tals mouyens usas ,
Bostre rénoun eternisas.

*Atal sio.*

LOUS

# FRÈROS QUISTOUS.

Illustres juches dé pouliso,
Sus tout ayço randès justiso,
Et sé dé tois mouyéns naos
Bostre réncoun eternaos.

*Ainsi soit-il.*

FIN.

FRÈRES OUISTOUS.

# LOUS FRÈROS QUISTOUS.

Bous qu'aymas lous discours un pauc esperloungats
Et que, sautant d'abord de las bignos as prats,
S'en boou d'Hérodos à Pilato,
Legissès l'abanturo plato
Que ieou bous mandi bèy dins aqueste pastis,
Et pourrés rire un briou sé n'abès appétis.

Hier, per necessitat benguen un pauc de courre,
Al pourtal d'Oulibié me trobi mourre à mourre

An lou quistou des Augustins,
Que fouguet leou seguit de quatre Capouchins.
Un Minimo amb'un Carme, en benguen fa sa quisto,
Seguissou des prémiés la pisto.
Dins aquel rendès-bous, cauques moumens après,
Arribèrou dous Recoulès
Toutes croutats jusquos à miéjo raubo.
Estounat de lous beyre uno houro daban l'aubo
Cadun pourtant sul col un tarrou per paquet,
Prep d'éles amagat, demourèri un pauquet
Per escouta sa bello counférenso,
Cresen que tratarioou cauque cas de counscienso;
Mais, ayci lou discours d'aquestes matiniés.

Bèy, dis frèro Félix, poudèn pléga paniés,
Car nostros bendemios sou fachos,
Parcé qu'abèn affayre ambé de mal-m'agachos
Qu'alioc de nous enpléna lou barral,
Nous tratou pécayre fort mal.
Moussu Fournié say coulo bèy dos tinos
E nous enplénara las nostros dos quintinos.
S'el m'abio pas proumés de mé fayre présen,
Noun sérian pas salits tant mati d'el couben.
En espéran que bengo assay mettre canèlo,
Ça, countas nous cauquo noubèlo..

Frèro Hilarioun dis : Ayssos un paure tens,
Lous bourres morts dé frex né foou de mal countens ;
Oungan nous cal fa fosso passes,
Champouilla neyt et jour per fangos et tautasses,
Rouda déça, rouda délà
Per espia las gens couia ;
Mès pécayre, nostros courridos
N'oou pas de fort bounos seguidos.
De doux e asquals demandan cauque moust
A peno dous nous donou, et dex autres foou broust.
L'an passat fasian pla nostres pichots affayres
En anan bisita lous trèls é lous troullayres ;
Ramplissian penden la sasou
Nostros barriquos del miliou.
Nostres gardiens, fort grabes persounatges,
Se departissioou lous bilatges,
Ount accampabou may d'un mech,
E lay fasioou souben de bi gris, de bi quech.
Mès aquest'an auren peno à rampli uno bouto,
La plus part non nous donou gouto
Del bi que coulou, ni del prens,
E nous apelou impourtuns é vauriens.
Abèn bel proumettre al faugnayre
D'i douna un coufessou qu'oun l'escaucèle gayre,
Aben bel lou fayre éstrena

Afi que nous fasque douna,
Lou mestre des rasins respond d'estrangeo sorto :
Oungan dono Tandono es morto ;
Se lay ou besèn l'an que ben
E que la rendo digo, alors bous dounaren.
S'in demandan uno escullado
De touto uno grando tinado,
Nous disou : Aben fax vû de douna pas oungan
Ni bi, ni moust à cap d'ordre mandian ;
Bous poudès dounc résoudre à beoure d'aygo puro,
S'aquesto pauro rendo duro ;
Besès que Beziés és de misèro accablat ;
Aro lou bi, l'oli, lou blat
S'emmessou per paga capitatious et taillo,
Sans que nous reste cap de maillo ;
Ainsi, restats dedins bostre couben.
Nous cal dounquos bioure de ben,
Répren un d'aqueles quistayrés.
Aco sou pas nostres affayres,
L'i disou lous cruels qu'on bolou douna rés,
Frèro, fasès coumo pourrés,
Se lou bel tens d'aycis en aban noun retorno,
N'autres mêmes cadra que demanden l'aumorno.

Lou Minimo répren : Païs, tu sios à bas

Sé nostre grand mounarquo oun soungeo à fa la pax ;
Las famillos las pus superbos
Caldra qu'anou brouta las herbos,
E beyreu lous millous oustals
Changeats en autant d'espitals.
Yeu, qu'a bingt ans que foou la quisto,
N'ay jamay bist uno annado pus tristo ;
Tal de bi me dounabo un grand plé farradat
Qu'aro m'en refuso un beyrat.
Ay embejo de fa coumo un frèro beulaygo
Que pourtabo al couben cinq ou sieis cartous d'aygo
Dessus trés ou quatre de bi ;
Aytal, sans ana trop courri,
El ramplissio toutos sas pipos
D'un bi que debio pas coula dedins sas tripos.
Noun restabo pas d'estre aymat
E de tout soun ordre estimat;
Sa pourtiou èro bello et bouno,
Per noun pas dire la millouno.
Mès, m'abisi qu'a fa coum'el,
Yeu fario pati moun bouirel,
Ma troumparié perlors rebendrio dins ma bouco ;
Bal may un gloup de bi coumo ben de la souquo
Qu'uno fouilletto d'asagat.
Ainsi noun seray pas tant fat,

Per espargna mous pès, de l'augmenta d'aygueto ;
D'aillurs, s'abian besoun d'enplena la bureto
Per à l'autel lou fa serbi,
Fario peccat d'y mettre d'aquel bi.
N'autres que fasen toujour magre,
Sé bébian d'aygo ou de binagre,
Sérian dins tres jours reddés morts ;
Per abé dounc de bi me cal fa mous efforts.
Noun mangean que d'harens, de sardos, de merlussos ;
Sans beoure de binet lou mouyen de fa d'hussos !
Aumens ambé dé bi fasèn de courbouillous
E trouban lous peisses millious.

Lou Recoulè troussat, an sas minos doucettos,
Dis : Cadra dounc qu'oungan beguen de guillaumettos,
Per un cop de bounur y sen déja dressax,
Aro noun say bebèn que de bis batejax,
Car Martial, nostre boun frèro
Qu'apréhendo toujour misèro,
Per say nous appribada lèou
Anaqueste tarrible flèou,
Y met ordre en mesclan al bi d'uno fouilletto
Per lou mens d'aygo uno turquetto.
Quan quauque Pèro i dis que *vinum lymphatum*
*Perturbat viscera fratrum*,

El en risen l'i rand mièjo respounso ,
Li disen que *lymphatum dulcessit*
*Et caput lœdere nescit.*

Lou Pèro Telesphoro alors pren la paraulo
E li respon d'un toun de graulo :
Nostre frèro Théoderic
Séguis lou bostre ric à ric ;
El noun nous dono pas aquelo liquou puro
Coumo la fa mayre naturo ,
Mès l'y met d'aygo per mitat ;
Cal dire sans sé plagne : Hé bé , moun Diou , *fiat.*

Frèro Théoderic fa brècho à soun silenço
E dis per sa defenso
Qu'un jour lou drolle Goudouli
Besen que per un deoute i boulioou fa saisi
Lou bi qu'èro dins sa bignetto ,
El des rasins mieds berts fa fayre la cuilletto ;
Li disou : Bostre bi sera bert , dious ou sap ;
El respon , me bal may d'aquel qu'oun pas de cap.
N'abio-ti pas rasou ? Aytal ieou bous disi aro ,
Bal may de bi trempat que d'aygo touto claro.
N'autres cal fa coumo poudèn oungan ,

Pey que n'oun poudèn pas fayre coumo boudrian.
Cal pas s'estendre may que la flassado oun duro,
Dious a tout animal dono prou nourrituro.
Mangen dounques joyousomen
Ço pau meteou 'ount el nous fa présen ;
Tant qué nous fisaren rés qu'a sa proubidenço,
Souffriren pas gés d'indigenço.
Din la prouvinço abèn trento set grans coubens,
Y aben de Capouchins per fa trés regimens,
E sans abé troupels, camps, bignos, oulibédos,
Troubarias pas jamay nostros marmitos fréjos.
Noun manquan pas d'habix, d'oli, de pa, de bi,
Tant Dious beillo per nous nourri ;
El nourrissio jadis sieis cent milo persounos,
Tant pla michantos coumo bounos,
Dount èro coumpousat lou pople d'Israël,
D'uno manno et d'aussels que toumbabou del ciel.
Aytal, sans trabal ni culturo,
Cado mati cadun abio sa nourrituro.
N'autres que dins nostre ordre aquel pople imitan,
Se serbèn Dious coum'el, mouriren pas de fan.
Dious a proumés à nostre pèro
Que sous éfans jamay noun sentirioou misèro.
Aban manqua de rés, Dious, per nostre dinna,
Changeario l'aygo en bi, coumo a fax à Cana,

Changearìo lous caillaous en pas ou be en pitanso ;
Ainsi perden pas ésperanso ;
Sé lou Rebaut oungan et lous trels de Besiés
N'emplénou pas nostres celliés ,
Lou mèstre que serbèn doustant toutes oubstacles ,
Fara per n'autres de miracles ,
Car de bi noun manquaren poun ;
Es bray que lou cal creysse an l'aygo de la foun ;
Resten pas de loua l'aymablo proubidenso ,
Ajen en élo counfienso.
La bésaço es un founs que nous fournis de tout ,
Per tant pla que mangen ne beyren pas lou bout.
Sé lou mounde ajet set merbeillos
Incoumparablos , noun pareillos ,
Admirados de tout coustat ,
Nostro besaço bèy , per sa fecounditat ,
Es uno merbeillo beitièmo
Que las passo al degré suprèmo ;
Car cada autro merbèillo oun plasio rés qu'as els ,
Mès la nostro besaço a de charmes pus bels ;
Ello encanto la bisto amay ramplis la panso ,
Ello és per un couben la corno d'aboundanso ,
Ello és l'ase cago-diniés
Que fournis ço que cal à nostres cousiniés ;
Ello bal uno mandragoulo ,

Pèy que nous fa pla bouli l'oulo ;
Acos per n'autres un trésor
Que nous bal may que cap de mino d'or.
Lou révérand pèro Pancraço,
Din soun *in-folio* des drets de la besaço,
Libre charmant sans banitat,
Noun a pas fax difficultat
De dire qu'ello, en vertut sans egalo,
Es la pèiro philosophalo.
Lous sabans cercou encaro aquelo pèiro envèn,
Noun la troubaroou pas pèy que n'autres l'abèn.
El asseguro pèy que madamo besaço
Es uno espoungo que ramasso
Tantot déça, tantôt déla,
E ben al couben s'escoula.
Sus aco la bésaço és semblablo à l'abeillo
Que de boun mati se rebeillo
Per culi sus las flous lou mel
Dount ben paysse al bourniou las feblos del troupel.
Tal pèro encaro dis que din las escrituros
La besaço a quatre figuros,
Figuros dount lou sens marquo qué sans trabal
Toujour dins la besaço auren ço que nous cal.
La prémièiro figuro és quand, dins la famino,
La max an uno beouso engendrabo farino ;

Quand las gens mourissioou de la pus negro fan,
La max la nourrissio ello amay soun éfan.
La besaço és a talo max parèillo,
Pey qu'an lou mixan tens nous nourris à merbèillo.
La segoundo figuro és quand lou gorpatas
Pourtabo cado jour al prouphèto de pas
Per lou nourri dedin sa soulitudo ;
La besaço és lou gorp que nous porto al couben
De que per mettre joust la den,
E lou boun és que jamay noun s'éclipso.
La troisièmo figuro és din l'apocalypso,
Car nostro besaço és aquel aubre charman
Que nous dono soun fruit douche méses de l'an.
La quatrièmo figuro és aquelo troubaillo
Que descendet del ciel pleno de bituaillo,
Ount saint Pierres poudio mangea callos, faisans,
Lapins, lebrauts, capous, perdigals, ourtalans
E tant d'autres boucis d'aquelo mêmo raço ;
Talo troubaillo bèy figuro la besaço,
Ount Dious s'ay nous a fax presen
Per abeyre à mangea sans gés de pensamen.
La besaço és semblablo al razal del pescayre,
De différenço noun y a gayre,
Se l'un pesco de peys, l'autro pesco de pa ;
La besaço és un fort boun gagno-pa ;

Car sio qu'agen bouno ou pauro récolto,
Fa que per n'autres y a toujour farino molto ;
La besaço és un hoste ount s'en tratax gratis,
E cé que nous demando és qu'ajen apetis,
Pèy qu'al despen d'autrui sen coundamnats a bioure ;
La besaço és l'uché que lèbo sans escrioure
Lou pa, quotidien tribut
Que sus cado famillo à n'autres és degut.
La bésaço és lou randés-bous aymable
Del grand bé que nous fa lou pople caritable ;
Ello és uno baco de lax
Dount las tétos s'emplenou al may l'in aben trax ;
Acos un canal que nous meno
L'aygo a nostre mouli, sans prene gayre peno ;
Acos és lou bayssel dount parlo Salomou,
Que nous ben de *longé portans panem suum.*
La besaço és uno rendo fort grando
E que nous dono à bioure ambé un *Diou bous ou rando.*
Noun és pas dounquos sans rasou
Qu'un excellent prédicatou,
En fasen lou panegyrico,
De nostre pèro Séraphiquo,
Prêchabo à nostres révérands
Que san Francés a fax de miracles fort grands,
E que, pouden dire sans fégne,

Surpassou lous de Nostre-Ségne ;
Car Jesus an cinq pas nourriguet une fés
Cinq milo homes, es bray, mais nostre saint Francés
Ne nourris cado jour may de quinze cent milo
Tant besèn sa besaço en proudiges fertilo.
D'aillurs besèn que nostre saint Francés
A moustrat qu'el abio may d'esprit que per trés,
Quan layssant as Chartrux coumo à tant d'autres mounges,
Pus grasses en bés que canounges,
Lou soin de playdeja dins tant de parlamens,
El fa que sans proucès sèn dins nostres coubens,
Despey qué renounçant à nostre possessoiro,
Noun nous s'en reserbax qu'un simple petitoiro ;
D'aqui ben, quan saint Paul dis, *nihil habentes*
*Et omnia possidentes*,
Qu'aco s'enten, seloun lous jansenistos,
De nostres mounges besacistos.
La besaco és un art que nous fa mayssouna
Sanso que nous maynen de jamay séména.
La besaço és un joc de tiro-liro,
Que rés n'y boujo rés noun tiro ;
Per la fayre balé cal un brabe quistou,
Que bal per un couben may qu'un predicatou.
La besaço és un croc.... Mès, per fa sa louanjo
Me cadrio l'esprit d'un anjo ;

*Finis* dounc *coronat opus*,
De la besaço oun bous diray rés pus,
Tabé noun me boudrias pas creire,
Quoiqu'aco sio causo de beire.

Coussi, n'es-ti pas juste et seloun la rasou,
Repren un, en leban un pauc soun capuchou,
Que sé cantan à miéjo neit matinos,
Sé nous fretan lous quiers ambé de disciplinos,
Sé say fasen cinq carémos cad'an,
E sé per lou pople pregan,
Que lou pople nous fasque ouffrando
De pa, de bi, d'oli, de biando,
De legno, de lano, de sal,
Enfin de tout ço que nous cal?
Que disès bous, frèro Guilhaumes?

Yeou proumetti, dis el, de dire un sept-séaumes
Per lous que rampliroou moun gros tarrou de bi,
Mais gayres noun bolou m'ausi;
Aquest'an pourren pas dire *Augustins en cabo*,
Aqui nous cadrio tene uno mino trop grabo,
Car, y resta sans beoure quauque cop,
Aco serio nous geyna trop.

Hélas ! sé yeou èri à me fayre
Dedins quauque boun ordre frayre,
Noun me fario pas Augustin,
Minimo, Recoulè, Carme ni Capouchin.
De que bous farias bous, li dis frèro Jovito ;
Yeou me mettrio, dis el, ermito,
Tout ce que quistario serio per yeou soulet,
Noun pas qu'aro me cal trouta coum'un mulet,
En quistan per quatorze boucos
Affamados coumo de cloucos,
Quan n'oou pas rés mangeat d'un jour ;
Yeou fario bouno chèro à moun pichot séjour.

Fi ! lous ermitos menou uno bido gourrino,
Dis l'autre, cal un ordre ounte pagou de mino,
Ainsi yeou me fario capou,
Lous Jesuistos bèy se passou de quistou ;
Eles qu'oou tant d'experienso
E que sou de founs de scienso,
Noun se cabissou pas en lioc
Qu'on ajou pla foundat la cousino et lou fioc ;
Eles disou perlors qu'és ta pla noun se botge ;
Coumo lou corps és un relotge,
Per se destraca pas cal que sio ben ounchat ;
Or d'ana serca l'ounx d'un et d'autre coustat,

Acos contro la poulitico
D'aquelo tant lettrado clico,
Que sap que nostre esprit noun penso gayre à Dious
Quand cal per nostre corps cerca de proubisious ;
Ainsi me badrio may estre à soun ourdinari,
Car, per estre d'el seminari,
Yeou li dirio *nescio vos*,
Parce que tals barbets noun sou ni car ni os,
Noun pensou qu'à counberti d'amos,
Coufessou pas ayci doumayselun ni damos,
Foou pas mêmes en carnabal
Cap de boussinet de regal,
E pécayre sous paures frèros
Noun passou pas jamay per pèros,
Attendu que toujour sou bestix en perpoun,
Sans soutano ni mantou loun.
N'autres aumens, quan pourtan la caloto,
E talo és prou nostro maroto,
S'en tratax fort souben de pèros revérands
Quoiqu'oun sian que frèros mandians.

Frèro Théodéo dis : Que serbis de fayre
De tals souhaits que sou de vrais castels en l'ayre !
Pertout y a per nous fa gémi,

Uno lègo de mal cami.
Mès coumo talo és nostro destinado,
Layssen brouta la cabro anount és estacado ;
Lous frèros Réfourmats aquest'an oou boun sen,
De noun sali pas del couben
Que per prene lou bi qu'i donou sas débotos ;
Sas quistos sans aco noun serioou que pichotos,
Lou mounde i aurioou dix : Perqu'anas en quistan,
B'autres que s'ay bendès tout l'an
Del milloun bi qu'aje begut ibrougno ?
Anas, deourias abé bergougno.
Yeou sioi las de courri, mais patienço ; au mens
S'as trels abian à fayre ambé d'hounestos gens
Que sachessou coussi cal bioure,
Que me mandessou pas escrioure,
E que diguessou pas milo autros bilaniés,
Sans counta que me cal souffri sas raillariés ;
L'un m'appello frèro Nichoulo
Qu'an la barbo escumabo l'oulo,
E l'autre frèro Escullo, amic des bous boussis,
Qu'en se disciplinan sap tusta sous besis ;
Tantot soy Escano-Turquetos,
Tantot frèro Boulzo-Panetos,
Aro frèro Bouchard et pey frèro Toupi ;
Cependan en auzen tout aco cal croupi,

E coumo l'on dis pati peiros,
Nous cal rire toujour ambé las gens riseiros.

Alors un frèro Capouchin
Dis an aquel frèro Augustin :
Bous noun sès pas lou soul en buto à las paraulos ;
N'autres, à lous auzi, serian de cato-miaulos ;
Disou qu'oun fougnan pas toujour ambé l'argen,
E que crestan la quisto aban d'estre al couben.
Hier mêmes un disio : frèro, coussi boou garbos ?
Bostres pèros oou-ti de pesouls à las barbos ?
*Lestafi zagrea lous descadissis pas ;*
Que boulès que respongue à tal galimatias ?
Quan me besou autres cops et qu'oou battut la barro,
Per se trufa de yeou me cantou de la narro :
« Haï, mon dious, coussi ploou !
» Lous taulax se bagnaroou,
» En se bagnan degoutaroou,
» Après aco s'assugaroou. »
Acos noun serio rés se dins sas maraudisos
Noun mesclabou pas cent lourdisos
Qu'on gauzario pas dire ayci ;
Cependan cal cala per abeire de bi ;
Li boules fa la mercurialo,

Acos boulé mounta dins lou ciel sans escalo ;
Nous cal a soun egard estre abugles, sourds, mux,
Ou se resoudre à cassa lous talux.
Counsoulen nous dounquos, pecayre,
A tals palox d'abeire à fayre.
Se nostre saint Francés, repren lou Capouchin,
Resuscitabo à cello fin
De beni refourma soun ordre,
El prendrio bé gardo al desordre
Ount lous quistous sèn toujours espausax
En roudan de toutes coustax ;
Nous cal essuga cent rudessos,
Nous cal fayre milo bassessos,
Sans counta tant de tentatious,
Dount poudèn pas toujour fougi las occasious.
Es fort rare de beire un frèro sant Quistayre,
Roumo ne canouniso gayre ;
Un sant Quistou deou estre houneste, sobre, mut,
Cadun presque és gourman, impourtun et lengut,
Defaous qu'oun abio pas Felix de Cantaliço ;
N'autres lous aben-ti ? Ça, randen nous justiço.
Ah ! mon diou, se boulèn nous examina pla,
Diren toutes *meâ culpâ*.
Aytal se sant Francés tournabo, adiou, besaço,
Tu n'aurios pas sa bouno graço ;

El nous mettrio d'abord sul pè des Théatins
Que demorou toujour dedins,
Sans demanda mêmes lou necessari,
E tout l'y ploou din soun armari;
Ainsi lou public lous nourris,
Sans que li digou grand-mercis.

Arrestas, sou dis un, et fasès un pauc halto,
Aquelos gens foou-ti de crous de Malto?
Quand n'oou pas rés per mettre joust la den,
Coussi remausou lou talen?

L'autre respon : lorsque la proubidenço
S'es endourmido à soun egard,
Per la derebeilla quauque frèro Frappard
Sonno uno esquillo dount lou soun fend las entraillos,
E noun la quitto pas qu'oun bengou bituaillos;
Aytal, sans ana tant courri,
Sans fa lou mestié de gourri,
Sans demanda de porto en porto,
Mangeou ço que cadun li porto;
Acos-ti pas coumode, hé! frèro Couloumban?
Digas nous bèy quicon. — Ah! sé n'autres bibian,

Dis el, coumo bibio nostre boun pèro Elio,
Noun auriau pas besoun de bi ni d'eau-de-vie,
Car, pécayre, bestit d'uno pel de camel,
Tant à la cour d'Achab que sus lou mount Carmel,
El noun beguet jamay de la liquou qu'embraygo,
Se countentabo de soulo aygo;
Dious mandabo al desert un gorp per lou serbi,
E lou gorp li pourtabo un pa sans gés de bi.
Boulès bioure coum'el? helas, quagne vacarme!
Lou prouverbe ou dis prou : *Gés de bi, gés de Carme;*
Nous passarian peléou de pa,
Mais per de bi, ne cal, quan lou cadrio croumpa;
Car, besès, bautres, quanio mino
Pourrio fayre un Carme en cousino,
S'oun refrescabo pas quauques cops sous cayssals
An lou chuc qu'aymou lous mouissals.
N'aurian pas la gaugno tant fresco
S'oun azagaben la bentresco
D'aquel agreable nectar;
Car, coumo la car fa la car,
Lou bi fa lou boun sang, l'aygo de sanguinado,
Que ten nostro machino humido, destrempado;
Tabé lou que beou d'aygo a toujour l'estoumac
Fleoumatic, gravelous et flac.
Nostres pèros qu'oou poou d'abé aquel mal en croupo,

Noun bebou d'aygo qu'à la soupo.
Un qu'èro fort saban me diguet autros fés :
La millouno aygo nou bal rés ;
Car l'aygo de plèjo és vérénouso et trop fréjo
L'o de la ribieiro carréjo,
L'o d'estan, croupissen, pudis,
L'o de foun put de graniotos lou pis ;
L'o de la citerno és trop fado,
L'o de la mar és trop salado,
Et l'o des pouzes cruso trop,
Vivo lou bi qu'és un charman sirop,
Qu'accoumodo toujour tout ço que l'aygo gasto ;
Couro ne pouren fa las soupos et la pasto !
Se la modo èro talo, ô, dins aquel *item*,
L'home bioourio may que Mathusalem.
Béjas sé las gens biels al froun oou de rafégos,
De lagagno à las parpelégos,
Tant que tirou pla sus canars ;
Sou toujour fresques et gaillars.
Lou bi cassan tout mal, fa creysse lou couraxe,
Coumo la plèjo lou faraxe.
Se dins las malautiés l'on bébio de boun bi,
L'on n'aurio pas besoun de cad de medeci.
Tal pèro abio rasou din touto sa crezenso.

Jusqu'aycis escoutèri ambé prou de patiençó
Talo counbersatiou sans sal,
Rabit d'auzi parla de l'ordre mounacal.
Alors tout lou discours toumbet sus la mangeaillo,
Lous auzissi parla d'affayres de bentraillo,
De soupo, de pourtiou, d'intrado, de dessert;
Yeou escoutèri encaro un pauc d'aquel councert,
Car y descoubrissioou la fino poulitico
De cado règlo mounastico.
Mès, ma lengo, calas, cal parés dessala;
Bous, pourrias un pauc trop parla.

Lou trel ayçi s'oubris; et yeou que m'enquietèri,
Tout round aqui bous lous plantèri;
Anèri escrioure sul papié
Touto aquesto groutescarié.
Se troubas la causo plasento,
Un autre cop seray d'humou pus patiento
Par auzi lous belses secrex
D'aqueles bous frèros discrex.
Aqui descoubriray de cases croustiliouses
E de mystèris fort curiouses,
Car entr'eles s'ou disou tout;
Se fa pas as coubens soupir ou mêmes rout,

Qu'oun lous quistous ne fagou cocalano,
E se n'y a rés qu'un det, l'in mettou bouno cano.
Adissias, et cresès que ieou soy de boun cor,

*El vestrissimo servidor.*

# UN BIEL

# A LA FI DE SA COURSO

## A UN DE SOUS AMIX.

# UN BIEL A LA FI DE SA COURSO

## A UN DE SOUS AMIX.

Quichat per un gran fardel d'ans,
M'en boou pauc à pauc à bels pans ;
Sentissi qu'à ma pauro closco
Lou cruel tens a fax uno osco.
Mous pelses, pus blans que la néou,
Se passou del tal del ciseou.
Mas dos aureillos en coumpoto,

N'entendou campano ni noto.
De ridos moun froun herissat,
Déja parés un camp laurat.
Mous els tournejax de lagagno,
A peno besou la mountagno;
Las goutos que coulou del nas
Prenou sa sourço del raumas.
Mas gautos de bieillun passidos,
Se sou tout à fait demezidos;
Mous cayssals et mas autros dens
Oou descampat ambé lou tens.
Moun cap qué menaço rouino,
Sus un feble pibot brandino.
Mous brasses, sans joc, roubillax,
Semblou de pibouls espallax.
Pus flascos qu'un joun, qu'uno paillo,
Mas cambos trigossou l'ossaillo.
Moun esquino, joust moun perpoun,
Ressemblo à l'arcado d'un poun.
Claufit dé laguis et dé peno,
Ay neit et jour la courto haleno;
Mous paumous, sans joc, sans axiou,
Me lèbou la respiratiou;
Moun estoumac, frex et sans forso,
Per digéri n'a cap d'amorso,

Et sans l'ajudo del pegal
Aurio fax lou darnié badal.
Lou sang, gibrat dedins mas bénos,
Aumento lou fays dé mas pénos;
Las angoyssos et las doulous
Descendou jusqu'à mous talous.
La crampo, la tous et la goutto
Mettou mous osses en dérouto;
Per t'acaba moun triste sort,
Sentissi lou frex de la mort;
Cal parti, cal passa la barco,
Attendi lou cop dé la Parco.
Conti bé qué lou biel Caroun
Me ressaupra dessus lou poun.
Noun prendray per tout equipache
Qu'uno bouteillo del ribache;
Lou patrou del soumbre païs
N'és pas ennemic de l'ounchis,
Et sans me fa paga ni leudo, ni d'intrado,
Me menara tout drex à la charmanto rado.

LA

# CASSO A LA CHOTTO.

# CASSO A LA CHOTTO.

# LA CASSO A LA CHOTTO.

L'autre jour, prep d'un rec courounat de berduro,
Nadabi de plasé d'ausi soun dous murmuro.
En besen gazouilla l'aygueto dins soun cours,
Pensabi doussomen qu'aytal coulou mous jours,
Quand tout d'un cop lou loun d'un risen ribieirache
Se présento a mous els un plasent équipache :
Un home del Cannoou joust un fays de ramels,
Uno chotto, un aubret, de latos et d'aussels.
Après abé prou rist, m'approchi del coumpayre,
Li demandi d'abord qu'és aco qu'el bol fayre;
De suito mé respon qu'ambé aquel attiral,

En se dibertissen , el nourris soun oustal ,
Qu'uno chotto es amb'el toujours de la partido,
Qu'aquel sot animal li fa gagna sa bido.
Déjà , dins aquel art mous brabes effantex
Prou pla dressax , me dis , cassou milo ausselex.
Li demandi perlors , encantat de sa rasso ,
Quagne secret el a per fa balé sa casso ,
Alaro tout d'arreou lou cassayre m'appren
Coussi din soun mestié per réussi s'y pren.
Taleou qu'an sa clartat , soudis , la douço Auroro
Ben esclayra moun leit , ne salissi déforo ,
Chuqui dous ou tres cops del jus de moun barral ,
Et freti lou croustet ambé un gro de boun al ,
Engini ço que cal , m'armi d'uno ramado ,
Mé la metti sul col dins un tricot passado ,
Gabios , latos , lou besc , tout lou resto seguis ,
La paleto de brinc an la chotto partis ;
La tuqueto al coustat , sans pus tarda , foou gilo ,
Passi per lou pourtal , descendi de la bilo ,
Cargat de moun trésor , me campi loun d'un rec ,
Ount l'aussel altérat ben se bagna lou bec.
Aqui-bé , sans poulsa , bayssi lou cap , l'esquino ,
A l'oumbro des ramels acachi ma machino ,
Cado piéço à soun lioc s'enjimbo de councert ,
Aqui noun manquo rés , aqui rés noun se perd.

Sans crento d'enplastra las ounglos ni las pattos ,
D'un besc assasounat ounchi toutos mas latos ,
Joust moun pichot aubret , las arrengui à moun grat ;
Pey quand al bout d'un pal la paleto ay passat ,
Et mes adrechomen en estaco ma chotto,
Ambé un ragaraulou piouleti la linotto ;
Joust lou berd capichou dé moun amagatal
Controfoou lou *xouxou* dé moun sot animal.
Alaro lous aussels , al soun d'aquello troumpo ,
Bolou de tout coustat , sans pensa qu'on lous troumpo :
Cardinos , roussignols , linotos et berdous ,
Becofiguos , senils , benou de dous en dous
Attaqua l'ennemic , lou ressarrou , l'atissou ,
Et ne fasen jouguet , à cop de becs lou fissou.
Après milo pinsals et milo sinjariés ,
Après abé passat toutos sas fantasiés ,
Lous ausselex , lassax de la rudo bataillo ,
S'espoufou sus ramels per y fayre ripaillo.
Aqui sans abé poou de cap de trait malin ,
Fadejou , foou councert , foou de tours d'arlequin ;
Mais tabé , pla sadouls de tant de badinache ,
En boulen prene bol à l'entour del bouscache ,
Aprés abeyre fax milo et milo fouliés ,
Se trobou per lou besc pla matax prisouniés.
Alaro jouyouset , salit de ma ramado ,

Causissi mous aussels coumo flous dins la prado ,
Dins de croutous à jour lous embarri sans brux ;
Mous poulix musiciens de regret se foou mux.
Repreni sans retard ma paleto , ma chotto ,
Mas latos et moun besc , et ma berdo capotto.
En me besen beni de casso proubésit ,
Tout l'oustal és jouyous , tout l'oustal és rabit ;
Lou boun bi manquo pas , la soupo és déjà presto ;
Me digas que de cants ! me digas quagno festo !
Tout s'y fa ; la moulié , fillettos , effantex
Prenou part al festin , crocou lous ausselex ;
Pey rulles et countens , à la fi de la raillo ,
S'espatou dins lou leit an touto soun ossaillo.
Tant leou que se léban , lou bel astre del jour
M'abertis de quitta lous meous et moun sejour ,
Partissi de l'oustal , passi bite la porto ,
An mas gabios men boou à la plasso de l'orto ;
Saisissi un cantounet , appeli lous passans ,
Bendi may cauquos fés que lous autres marchans.
Après abé passat uno herouso journado ,
De grédo pla cargat , régali ma maynado ;
Ma fenno que sap bé que cassi pas en chot ,
Me serbis d'ausselex pla coufix dins un pot.

# LAS MERVEILLOS

## DE BEZIÉS.

Causissi mous aussels coumo flous dins la prado ;
Dins de croutous à jour lous embarri sans brux ;
Mous poulix musiciens de regret se foou maux.
Repreni sans retard ma peleto , ma chotto ,
Mas latos et moun bese , et ma berdo capotto.
En me besen beni dé casso proubésit ,
Tout l'oustal és jouyous , tout l'oustal és rabit ;
Lou boun bi manquo pas , la soupo és déjà presto ;
Me digas que de cants ! me digas quagno festo !
Tout s'y fa ; la moulié , fillettos , effantex
Prenen part al festin , crpcou lous aussels ;
Pey l'illes et coumens , à qui de ma veillado ;
S'espatou dins lou leit un touto soun ossaillo.
Tant leou que se léban , lou bel astre del jour
M'abertis de quitta leou moulin et moun sejour ,
Partissi de l'oustal , passi bite la porto
Au mas gabios men boou à la plasso de l'orto ;
Saisissi un canbonnet , appeli lous possans ,
Bendi may cauquos fés que lous autres marchans.
Après abé passat uno berouso journado
De grédo pla cargat , régali ma maynado ;
Ma femno que sap bé que cassi pas en chot ,
Me serbis d'ausselex pla coufix dins un pot.

# LAS MERVEILLOS DE BEZIÉS.

Ieou canti dé Beziés la beoutat, la richesso
Dount lou ciel li fa part ambé tant de largesso ;
Sé la terro fasio des dious lou paradis,
Restarioou dins Beziés, l'ancien prouberbe ou dis.

Tu que de tas fabous as claufit ma patrio,
Apoulloun, dicto-me quicon de toun genio,
Monto-mé, sé té play, las cordos de moun luth,
Sé bos qu'en lou pinsan noun siogue pas flahut.

A la cimo d'un pech famous per las bataillos
Beziés, ambé fiertat, présento sas muraillos;
Las tourres, lous clouquiés, las plassos, lous oustals,
Anounsou des oubriés lous soulides trabals.
Grabados sus de rox milo lettros de molle
Probou que lou Roumain s'ay jougabo un bel rolle;
De las antiquitax lou passan amourous
Y legis des Cesars las superbos grandous.
Las baumos, lou countour d'un biel amphithéatre
Encaro dounarioou l'embejo de se battre;
Targat dins un cantou sus sous horres gigox,
Lou baillen Pepezuc semblo acouti lous Gox.
En trés ou quatre endrex, Neptuno, an sas nayados,
Tout lou mane de l'an fa raja sas cascados.
Despey l'aubo del jour jusquos al cant del chot,
La plasso nous fournis d'herbetos per lou pot;
Poumouno, de councert ambé l'aymablo Floro,
Cargado de presens y rébeillo l'auroro,
Aqui l'on pot culi touto sorto de flous,
Aqui l'on pot croumpa figos, cardous, mélous.
Dabado lou gourman, acos prou la coustumo,
Lebat de boun mati, ce millou bous escumo;
Lous que lou son réten empegax al cabés,
Dins lous desques curax souben noun trobou rés.

De toutes lous climax que sou joust las estèlos
Ieou ne sabi pas cap d'égal à Cantarèlos ;
Sus un plan ounte buffo un air qu'és toujours pur,
Lou ciel à bostres els desplego soun azur ;
Sans grespe ni bendeou, al miech d'aquelo vouto,
An sa parruco d'or, tou soulel fa sa routo ;
Las nibouls en passan, de soun sé liberal
Abeourou nostrés camps de l'aygo que li cal ;
D'ourdinari l'hiber, quand lou nord lou raméno,
Tout escas fa senti lou frex de soun haléno ;
Se per hasard la neou changeo lou bert en blanc,
Aquelo raretat rand un cadun estanc.
Messagé de l'amour, courounat de flouretos,
Ayssi lou gay printens brillo sus las herbetos,
Ayssi tout és galoy, tout charmo, tout bous play ;
Cal estre dins Besiés penden lou més de may....
Quagne riche tableou, quagno plano risento !
Quagno barietat à bostre el se presento !...
Qu'és aco que boulés ? Demandas-ti d'oulious?
Pallas d'un lach exquis ne nourris des pus bious ;
Cargado de rasins, couffado de berduro,
De tout coustat la souco estalo sa paruro ;
En estiou cercas-ti l'oumbreto des ramels ?
Pan bous ouffris d'oumax que semblou de castels ;
Lou pélerin lassat a-ti set dins sa roundo ?

Las nymphos li foou part del cristal de soun oundo ;
Abès-ti fantasié de cauques courbouillouns ?
Glaucus an sous bésis baillo solos et rouns.
N'és pas tout , lou canal bantat per tant de musos
Presento en escalié noou superbos eclusos ;
Quagne noble trabal ! cal noun badario pas
En béjen passeja de barcos al Mal-pas ?
An l'agrat de *Louis*, *Riquet*, sabant et sache,
Dins lou bentre d'un roc a crusat un pasache ;
Tabé lous estrangés, ayssi de lent bengux,
Loung d'aquel aqueduc, en bougan , restou mux.

La cabo d'Espagnac és un autre miracle ,
Per ne parla cadrio counsulta soun ouracle ;
Des oubraches d'esprit el qu'és toujour al fet,
Pot millou que dégus ne fayre lou pourtret.
Aqui, per l'art noubel d'uno soulo machino ,
Lou bi ramplis un pous que li serbis de tino ;
D'aquel grand reserboir salis un flan de jus
Que dins cado bayssel a soun flus et réflus.
Aquel counfourtatif, aquel nectar bachico
Porto tout soun fumet jusqu'à la mar Baltico ;
Ganymedo, cargat de regala lous Dious ,
Del boun trel d'Espagnac tiro sas proubisious.

A l'entour de Beziés d'autres liox de plasenso
Des pus melancoulix foou la rejouissenso ;
Bilonobo, Balras, Perdiguié, Malcourren,
La Founnobo, cadun per sous charmes suspren.
Del castel de Ligno lou soul aspect encanto,
*Vaniero* finomen ambé rasou lou canto ;
Flancat dins sa loungou d'un double pabilloun,
De fort lent espandis tout l'esclat de soun froun.
Aqui noun manquo rés ; cal beire la tarrasso,
Quand lous fiers irangés sou cadun à sa plasso !
Lou parterro, coubert de las pus raros flous,
Enclausis lous dous els per sas bibos coulous.
Al besinat del parc, uno superbo alèo
Es belcop al dessus de touto bostro idèo ;
Lous que prenou lou fresc dins aquel soumbre lioc
Se truffou del soulel quan respend tout soun fioc.
Al pè del bastimen l'Orb en proufoun silenso,
D'un prélat acoumplit respecto la présenso ;
L'oundo que dins soun leit al large s'espandis,
Coumo dins un bassi pesiblomen dourmis ;
Tabe quaud a passat lou terme de sas terros,
La bésès de despiex fa de bouns, fa d'esperros
A trabès des caillaous ; dins soun regret amar,
L'y tardo de fini sa courso dins la mar.

Prep del rec de Bagnols, al miex de la rébieiro
L'on conto cinq moulis ount cado jour és fieiro ;
Un bel poun pla bastit, an tout soun atiral,
Sus un planché segu meno drex al pourtal.
De tout coustat besès que granjos, que bilaches ;
La mar à la mountagno unis sous louns ribaches ;
En extaso rabit d'un tant poulit cop d'el,
Rivals serio tentat d'anima lou pinsel.
Cado jour, tout aumens uno fés la semmano,
Benou lous habitans des truquels, de la plano ;
L'un dins de banastous porto biando des horts,
L'autre meno cabrix, moutous, fedos et porcs.
Jean carrejo de boués del naut de las garrigos,
Guillaumeto courris amb'un panié de figos,
Pierres ben dins de sax de geys de sanit-Cristol,
Et Clairo de bourraus que toussissou lou col ;
Jordi de raba yrens flourax coumo uno pruno,
Et Susoun de guindouls azagax per la luno ;
Vendres beou la santat an l'aygo de sa foun,
Gabian an l'oli soul que nays dis soun valoun ;
Lous bans de la Malou, lou salut de la bilo
Adoucissou lou sang alucat per la bilo....
Ayssi noun parli pas de milo autres tresors
Que, sans laura la mar, aben dins nostres ports.

Aro bé ranimen las cordos de ma lyro,
Canten uno naciou qué l'unibers admiro :
Lous efans dé Beziés, joust un ciel amistous,
Heritou des parens un naturel herous,
Afublax dé béguis, tournejax de maillolos,
Poussou l'esprit subtil jusquos dins las bressolos ;
Lou cor plé dé bigou, quand sou dins lous coumbax,
Sé distingou toujour coumo dé bous souldax ;
Esclayrax per lou lun de l'hounou, de la gloiro,
Toujour dé soun coustat foou penja la victoiro,
Et Mars que lous counouis per de brabes guerriès,
L'y courouno lou froun d'un gros fays de lauriès.
Prep d'un aubre sacrat, al pus naut del Parnasso,
Per embeli sa cour Apoulloun lous ramasso ;
Minervo que counduis lous arts et lous councerts,
L'y counfio lou soin de la proso et d'el vers.
Entrenat per lou soun d'uno bois que lou pico,
Orphéo quitto tout per ausi lour musico ;
Es bray qué, per lous soins d'un illustre marquis,
Des moutex dé *Campra* tout Besiés ressoundis,
L'oupéra s'y fa pas... Bèy nostro Académio
Causo de counbulsious as courriès dé l'enbio.
Lo del saban Mayran noun cèdo pas en rés,
Acos clar, l'on ou sap, acos déjà parés.
Fièro de soun patrou, de soun noun glorioso,

Encaro dins lou brès, fa may d'uno jalouso ;
D'aquel auguste corps trento suchex causix
Deja buffou lou fioc de sous brillans esprix ;
Per la gloiro sutat, deja cadun s'empresso
Sus un moulou de flous dé fa gémi la presso.
Cépandan, tout amour per las gens del païs,
De sous pus bious pourtrets Nouyé nous enrichis.
Ieou noun podi fini qué per aquelo epoco,
Lon sap bé qué des grans lou boun exemple toco ;
Ma muso en s'agachan dins un tan bel miral,
A gauzat ensaja de mourdi lou trabal ;
Sé n'a pas réussit en ourdissen sa tèlo,
Ben de cé qu'a més tard soun bayssel à la bèlo ;
Dins l'estudi Platoun nous dis ambé rasou
Qué lou succès depen de la jouino sasou ;
Moun desir és aumen qué mous coumpatriotos
Reparou per sous cants lou féble de mas notos ;
Noun cal qué pla boulé, toutes oou dins l'estux
Sul Parnasso francés dequé leou fayre brux.

LA

# PARTIDO DÉ MAR.

---

## POUÈMO.

Encaro dins lou brès, fa may d'uno jalouso ;
D'aquel auguste corps trento suchex causix ;
Deja buffou lou floc de sous brillans esprix ;
Per la gloiro sutat, deja cadun s'empresso
Sus un moulon de flous dè fa gémi la presso.
Cépandan, tout amour per las gens del pais,
De sous pus bious pourtreis Nouyé nous enrichis.
Icou noun poli fini qué per aqua lo epoco,
Lou sup bé qué des grans lou boun exemple toco ;
Ma muso en s'agachan dins un tan bel miral
A gauzat ensaja de mounde lou trabal ;
Sé n'a [illegible]
Ben de n'aqui à mès tard soun bayssel à la bajo ;
Dins l'estudi Platoun nous dis aubé rason
Qué lou succès depen de la jouino sasson ;
Moun desir és aumen qué mous coumpatriotes
Reparon per sous cants lou fèble de mas notes ;
Nous cal qué pla boulé, joutes coo dins l'estus,
Sul Parnasso founcés dequé lecu fayre brus.

PARTIDO DE MAR.

# LA PARTIDO DÉ MAR.

Dins Beziés dé tout tens se beira dé falours,
Dé fax, d'escourniflurs, dé gens à michans tours :
Qué s'y bantou dounc pas d'abeire bouno testo,
Car lou proberbe biel dis que n'oou pas de resto,
Et lou pichot cambroû qu'on bei dessul pourtal
Probo que del païs acos és lou grand mal.
Cependan un cadun és baux à sa manièro,
Et, sus ço qu'arribet la semmano darnieiro,

On bei que fort souben lous qu'on crei pla tucax
Sou lous précisomen que lojou may de rax.

Blound Phœbus, que tenez bostro cour sul Parnasso,
D'aygo de bostre rec n'ay begut qu'uno tasso,
Amb'aquo se boulias me fa quauco fabou,
Mous berses farioou may de plasé qu'un sermou.
Toutes, affustas dounc bostros largeos aureillos,
A quauques abadous m'en boou brandi las peillos.
Ay toussit; coumencen. Lou dex d'aqueste més,
Costo dis à Bousquet : « Digos, fasen parés ?
» Dins Beziés noun besen que brillantos partidos,
» N'autres souls restarian ambé las pansos bidos ?
» Lous San-Nazaréens boou ayci, boou alà,
» Fayre de tens en tens quauque brabe gala;
» Lous Aphroudisiens, quoiqué dins l'indigenso,
» Restou pas per aco de fa quauquo despenso;
» Tout, jusqu'as preceptous que sou sus lou boun toun,
» Dins aquesto sasou foou quauque guletoun,
» Et n'autres pourian-ti resta dins lou Coulèche,
» A crouca lou marmot et fayre toujours mèche?
» Que nous serbis d'abé tant de sen, tant d'esprit ?
» Amb'aquo, sans menti, sentissen à mousit.
» Nou, Bousquet, moun amic, crei me ieou, faguen-n'umo,
» Et sans pus differa, dedins aquesto luno,

» Ambé lous bous efans que pourren ramassa,
» Anen noun à la mar per nous pla récréa. »
An aco Bousquetou, plantat coumo uno souco,
La salibo l'y creys, l'aygo y nays dins la bouco,
Embrasso soun counfrèro et li dis : « As rasou,
» Toun proujet me counben et nous pot fayre hounou;
» Per estre de Beziés sos uno bouno testo,
» Et lou pus brabe efan qu'y aje dins ta besto;
» Besi que n'y a pas règlo sans exceptiou,
» Et qu'on trobo per tout de gens de counceptiou;
» Cairol, Rousié, Lognos, seroou de la partido,
» Et lou grand Catala nous serbira de guido.
» Aquel és lou que cal per li bailla de trux,
» Sé per hasard quauqun bégno nous cerca brux;
» Y boou d'aqueste pas fayre part de toun zèlo,
» Espèro m'un moumen, sauras leou la noubèlo. »

Alors Bousquet pren ban, partis coumo un espet,
Ba dabord chez Lognos, lou trobo al chapelet;
Quand counprenguet enfin qu'abio dix la dixeno,
Li fa part del dessen qu'à la clastro lou meno;
Lognos applaudiguet, coumo poudès pensa,
Et s'en boou toutes dous per cerca Catala;
Lou trapou per hasard joust la plasso couberto
Que lous pus poulissouns laissou jamay deserto.

Aquis quatre festiés, gens plés d'éruditiou,
L'y fasioou decida quauquo grabo questiou ;
Theroun, Laurés, Becasso et l'efan de Bartholo
Remettioou dins lou cap las matièros d'escolo ;
Bousquet tout doussomen, lou capel à la ma,
S'approcho, et s'adressan al douctou Catala,
Li fa part del dessen et l'inbito à la festo,
De mêmes qu'as festiés, acos s'enten de resto.
Mais d'aquestes messius, Cassagnos et Theroun
N'oou pas lou soou, Becasso és un fier poulissoun
Qu'a toujours fort crengut uno talo despenso ;
Laurés souguet lou soul qu'ambé recouneissenso
Ressachet dé Bousquet la douço enbitatiou,
Millou que n'aurio fax proujet de deboutiou.
Lennos auguret pla d'une talo partido,
Quand de tant bous efans la bejet applaudido.

Aqui n'èrou quan Costo, an soun air empezat,
Paresquet, et Dious sap se fouguet exaltat !
Un cadun lelébet al dessus de la luno,
Soun plan fouguet troubat d'enbentiou pauc coumuno ;
Lou cargou del repas ; el, sans touca lou sol,
S'en ba chez un traitur que s'appello Bougnol.
« Bounjour, moussu Bougnol ! — Adissias, moussu Costo —

» Digas mé, lou lebraou qué penjo aqui, quant costo? —
» Moussu, ne pagarés quatre frans et pas mens,
» L'ai croumpat dematis d'un home de Laurens,
» Lou gibié d'aquel lioc merito préférenso,
» Aquel lebraou, segu, sera per excellenso;
» Counsidéras un pauc coumo pesti és reblat,
» Cresès me, prenès lou, ne serés pas fachat. » —
Costo dis: « Un marchan banto sa marchandiso,
» Es pla sot, si n'y a cap, aquel que la mespriso;
» Mais acos suffis pas; s'agis que, per la mar,
» A déma boun mati fixan nostre depart,
» Cresi que seren dex, toutes de bouno mino;
» Ainsi preparas nous uno pitanso fino,
» Coumo dirian poulex, perdigals et pigeous;
» Ainsi pensas que cal lous mèses lous millous,
» Surtout un boun pastis, uno tourto glassado;
» Amb'acos à La Guiolo auren la payrolado:
» Béjan, d'aquel repas quant nous farés paga?
» Bous exhourtan aumens de pas nous escourja. —
» Messius, moun darnié mot és que, randut sus plasso,
» Baillés sieis frans cadun, et que grand bé bous fasso;
» Poudès pas bounomen bous recrida sul pris,
» Surtout sul pè que bèy besès que sou lous bis,
» La biando et lou gibié; mais cal que digas couro
» Partirés de Beziés, determinas me l'houro. —

» Partiren enbiroun miejo-neit et demi. —
» Acos suffis, Moussu ; boou coumença d'agi. »

Bite Costo courris ambé soun air alerto
Réjoindre lous Messius à la plasso Couberto,
Et li fa lou detal d'aquel futur répas ;
Tout parés satisfax, tout piquo de las mas ;
Admirou dedins Costo un homme de ressourço,
Et soun cap li parés de boun sen uno sourço.
» Mais acos n'és pas tout, dis un, cal decida
» Se pouden bounomen sus d'ases noun ana,
» N'autres que sen de gens de certèno figuro....
» Oui, Messius, de la mar acos és la mounturo,
» Las pus hounestos gens aytal foou lou trajet,
» Cal creyre qu'aquel trin rand lou plasé parfait.
» Anen d'aqueste pas proupousa la partido
» A cinq autres Messius qu'aimou la bouno bido,
» Rousié, Cairol, Marti, Julien et Cabanel,
» Et qu'après, un cadun cerque soun bourriquel,
» Et siogo à mièjo neit sus la plasso Bridaino,
» Après abeire aumens nettejat la bedèuo ;
» Acos fort pla pensat, et Galien nous dis
» De prene un labamen per crusa l'appetis. »

Enfin, tout counbengut, la troupo se separo,
Et Languis lou répas que Bougnol li preparo.
Julien, Laurés, Bousquet s'anèrou mettre al leit,
Per attendre en dourmen l'houro de miejo-neit;
Cabanel et Lognos legiguèrou Buzèo
Per farci soun esprit de quauquo bouno idèo;
Et Marti qu'és tant bou per las meditatious,
Fasio dé tens en tens dé bellos reflectious.
Costo, Cairol, Rousié legiguèrou Virgilo,
Et fasioou prou souben quauquo remarquo utilo;
Per Catala, cal sap ount anet s'amusa!....
Cregan cretiènomen qué fouguet sé coucha.

Cependan pauc à pauc la luno s'amoussabo,
Et dejà dins lou chor saint Macary petabo;
Cadun crido : courache, és houro de parti,
Bite, cadun anas querre bostre roussi.
Sitot dix, sitot fax, lou zèlo lous emporto,
Jamay s'èro entendut un brux d'aquelo sorto.
Costo, coum'un César, sus soun ase quillat,
Arribet lou premié sus l'endrex endicat;
Pauc à pauc tout se rand dessus la Magdaleno,
En cantan *Carabi* toutes à gorjo pleno.
Dins pauc un bourriquel menat per un pichot
Se presento à sous els accablat de fricot;

D'abord ne plassou dous al tour en sentinèlo,
Bousquet et Catala, gens de bouno prunèlo :
Bésitou lous paniés per beyre se tout y és,
Et quand oou bist pla clar que l'y manquo pas rés,
Partissou dessul cop en batten la calado,
En fasen may de brux qu'en mountan l'escalado.
Mais carguet leou pourtant un pauc se moudéra,
Car lou porto-buffet noun poudio pas trouta;
S'en boou tout douçomen coumo efans à l'escolo,
Prenou tout en cantan lou cami de La Guiolo.

Cepandan tant de brux abio destrassounat
Dourseno, lous dous Guis et moussu lou Curat;
Lous debox, lous gourmans preuguèrou per ouffenso
De n'estre pas pregax à la rejouissenso,
Et tout debotomen s'en boou delibera
Coussi proucedaroou per bite s'en benja.
Cadun dis soun abis; l'nn bol fa de bermino,
Lous autres quicon may; lou Curat qu'a la mino,
Ambé soun air santet, d'aima de talouna,
Dis que tant prountomen el pot pas decida
Un cas tant espinious; qué cal en diligenso
Manda querre Daydé qu'és ramplit de scienso,
Per trouba dins soun cap plé d'imaginatiou,
A pla matta las gens uno bouno enbentiou.

Lou Clergue és deputat. « Tac, tac. — Cal me dem
» — Es moussu Tabarié, lou Curat, qué me mando.
» Per bous dire qué cal qué bengas prountomen
» Li douna bostre abis sus un ébénémen. —
» Pesti ! quano houro pren ! Eri sus uno eglogo
» Per moussu de Beziés, que n'és pas uno drogo. »

Tout en disen aco, Daydé sourtis et ba
Bers moussu lou Curat per beyre que l'y a.
Bous trobo en arriban l'esturlucat Dourseno
Tout soul dessus lou plan qué li conto sa peno ;
Dedins èrou lous Guis et Moussu lou curat,
Arpentant lou saloun d'un air sot et matat.

» Messius, li dis Daydé, cal jouga de la testo,
» S'agis que cal pas mens que destourba la festo ;
» Per aco cal manda querre quatre chabals,
» Lou Curat restara n'autres, an de bous pals,
» Prendren en galaupan lou camí de La Guiolo ;
» Per pla tout oubserba cepandan, qu'uno miolo
» Menado per quauqun nous seguigo de près,
» Bous embarrasses pas del plan et del succès ;
» Soulomen enboucas en touto counfienso
» Lou dious qué dé tout tens fixo sa residenso

» Chez lous pèros Jacquex, qué s'appello Gloutoun ;
» Amb'aquel n'auren pas de cap d'autre besoun.
» Partiguen, armen nous de touto nostro audaço,
» Sus lous bioures anen bite fayre main basso,
» Et per aqui pourren benja lou pauc de cas
» Que de n'autres oou fax, en nous enbitan pas. »
Tout en parlan aytal, besio soun élouquenço
Agi sus lous esprix, ranima la baillenço
De nostrés quatre arpins : cadun monto à chabal,
Et se met tout dabord à marcha coumo cal.
Dejà dins mens d'uno houro apercebou La Guiolo,
Et de joyo Daydé fa quauquo caracolo.
« Courache, li dis el, courache, mous efans,
» Sentissi s'aumenta la salibo à bels pans ;
» Un certain air de mar m'encouracho et m'enflamo,
» Uno audou de pastis penetro dins moun amo,
» Bous proumeti segu, may qué me segoundés,
» De li tout enleba sans qué li laissen rés.
Toutes enfumerlax anfin sou prep del gîto ;
Bolou counsidéra las planos d'Amphitrito,
Besou lous ennemix qué, sans se mesfisa,
Goustabou sus la mar lou plasé de bouga.
« Lou ciel semblo approuba, dis un Gui, l'entrepreso,
» Mais nous amusen pas an d'aquelo fadeso,
» Se quauque cop de ben lous jitabo sul bord,

» Beleou nous carrio fayre à qual serio pus fort ;
» Es de nostre interet de fayre en counséquenço
» Aqueste enlébamen en touto diligenço. »
Nostres quatre filous de l'oustal foou lou tour,
Descendou dé chabal et dintrou dins la cour,
S'abansou bers l'efan qué lous bioures gardabo,
Et demandou dabord couro se dejunabo.
« Mous Moussus, respounguet aquel brabe pichot,
» Passejou dins la mar, mountax sus un barcot ;
» Sabi pas quand bendroou. — Bays-y, diguet Dourseno,
» Descen lou loung del bord, courris à perdre haleno,
» Crido li de beni, qu'és tens de dejuna. »
Nostre jouine estourdit oubéis et l'y ba,
Conto que tout acos siègo de la partido ;
De lent bei lous Messius, li fa signe, li crido,
Et quand sou prep, li dis que quauques capélas
Lous prègou de beni lous joindre dins lou mas.

Cependan lous boulurs, sans musa, sus la miolo
Abioou més lous paniés ; èrou lent de La Guiolo.
Daydé se pabounabo as grans cox d'encensiés
Que ressabio sans cesso, et daban et darrés,
Des dous Guis affamax et del gourmand Dourseno
Que languissioou segu d'abé la panso pleno.
Mais tournen à la mar per beire qué s'y fa.

Nostres paures dupax, sans gés se mesfisa,
Dèsque sou debarquax s'en boou en diligenso,
Tout en disen : « Aisso sou gens de couneissenso.
Arribou dins un saut, l'un courris as paniés....
Mais lous paniés alors gagnabou bers Besiés.
Aquel dono l'alarmo, un crido, l'autre brâmo,
Tout se troublo, cadun sentis lou fioc dins l'âmo.
Laurés d'un cop de poun atterro lou pichot,
Lou trato d'estourdit, de butor et de sot. —
« Moussu me battés pas, escoutas mé, de graço,
» Li diguet lou pichot, qu'aurias fax à ma plaço?
» Cal pesti aurio cregut qué quauques Capélas
» Al mestié de filous empleguessou sas mas?
» Qué coumo de Césars, enfourcax sus sas ègos,
» Per moun malhur, pel bostre, agessou fax dos lègos?
» Ieou ay cregut, Moussu, qu'èrou de gens d'houmou;
» Ma foi, me soy troumpat, bous demandi perdou. »
Aurias bist Catala pus furious qu'Oresto,
Pus laugé que lou ben, pus fort que la tempesto,
Se muni d'un tricot de la grossou del bras,
Se lança dins lous camps et se mettre à grand pas
Per atteigne, se pot, lous boulurs de pitanso,
Et li fayre dansa la pus cruèlo danso;
Mais de poou qu'arribesso encaro un pus grand mal,
Laurés bite se met à courri coumo cal,

Li dis qu'on pot segu paria un contro milo
Que lous escamouturs sou dejà dins la bilo ;
N'importo , Catala couidejo , forso, agis ,
Et de tout lou fricot bol aumens lou pastis ;
Resisto à tout, hormis à las bibos instenços
De Costo que li dis : « Sabi pas coussi pensos ,
» Car se lous attegnos , tu sios biou talamen
» Que lous assoumarios toutes sans coumplimen ;
» Et pèi te flancarioou , per te fayre ana *piano* ,
» Aquis ount sios estat penden quauquo semmano. »
Quand dés caulex de l'hort s'entendet menaça ,
Laisso aqui soun proujet , coumenço à se calma.
Cepandan and'aquo soun estoumac jaupabo ,
Et , lous bentres transits, un cadun enrachabo ;
Carguet bite lou drolle à Bendres députa ,
Car chez lou Ramounet troubèrou pas de pa.
Cadun se pouchejet per cerca de mounédo ,
Bousquet sourtis noou soous de sa bourso de sédo .
Lous autres à-pu-près ; car aqueles lurouns
Sen èrou pas cargax , de crento de fripouns.
Foou mounta lou pichot sus uno michanto ègo
Per qu'y siogue pus leou ; mais per fa mièjo lègo ,
Dos houros y mettet ; anfin es arribat ,
Tout lou pa que pourtet fouguet leou acabat.
Quand sou fourtifiax per aquel biatiquo ,

Moussu l'abat Marti, d'ambé soun air antiquo,
Oubrisa bouco et dis : « Messius, sé me cresez,
» Pensi qué faren pla de parti per Beziés;
» Besi qué lou troupel s'approcho de la jasso,
» Qué dins l'oundo Phœbus dejà cerco sa plasso. »
Un cadun se renget d'un abis tant pruden,
Et, lous ases bridax, partissou dins l'insten.
Alors las reflexious se presentèrou en foulo,
Car on ne fa pas trop quand la tripo ès sadoulo,
L'esprit lou pus pounchut noun pot pas barailla;
Lou jûne és lou que cal per l'escarrabilla.

Que fasio lou Curat? Nadabo dins la joyo,
Enb'un tant boun répas de pourre fayre royo;
Per soun ordre Pagés enbittet de gourmans
De renoun et de fait, daillurs fort bous efans.
Alors nostres dupax, ambé sa tripo netto,
Arribou dins Beziés; ausissou lou troumpetto
Que cridabo : « Qu'aura perdut un bel répas
» Coumpousat de dex pouls, trés lapins, un millas;
» De callos, un lebraou, de budel uno pièço,
» Bint bouteillos de bi de differento espèço,
» Sieis joubes perdigals, uno tourtro, un pastis
» Que, segu, n'a pas l'air d'estre farcit de riz,

» N'a qu'ana, se li play, bite à la Magdaleno,
» Trouba chez lou Curat lous Guis, Daydé, Dourseno,
» Car aqueles Messius qu'oou tout entre sas mas,
» Aquis sou per ou randre ambé trento sieis pas. »
Aquelo vois fouguet coumo un cop de tounerro ;
Lous paures de l'effray pensèrou toumba à terro,
En ausissen nouma lous quatre malfatous,
Lous infâmes autous de toutos sas doulous.
A peno abioou passat la porto Tourbentouso,
Pauc à pauc besioou creisse uno escorto noumbrouso
De pichox poulissouns, d'insoulens, de couquis,
Demanden s'oou troubat excellent lou pastis....
Uno talo irounio èro un pauc trop choucanto,
Et sans del grand Rousié la redoutablo Tanto
Qu'èro anado daban per mettre lou hola,
Aurioou restat aqui jusqu'os al lundema,
Et de hounto y aurioou beleou laissat la bido.
Arribax à l'oustal, graços an un tal guido,
Lo de Mi furiouso, et d'un air alucat,
Li fa part de ço que dins Besiés s'és passat ;
Li dis qué lou Curat, lous Guis, Daydé, Dourseno
Oou del répas raubat dejà la tripo pleno ;
Que vinto-cinq maraous, à taulo jusqu'al col,
Coumo de morts de fan s'èrou farcix del bol ;
Que dount debio sourti las clartax las pus puros

Noun sourtissio souben que tenèbros escuros;
Qu'èro anado d'abord chez Moussu lou Curat
Se plane bibomen d'un parel attentat,
Et qu'aqueste d'ayci, d'un toun de poulitesso
I abio dix : « Perdounas quicon à la juinesso,
» Dins talos occasious chacun jogo al pus fi,
» Bous souhaiti lou bounsoir, Madoumaiselo Mi; »
Qu'aquel tant sot discours l'abio descouncertado,
Et qu'amb'un pan de nas ello s'èro enanado;
Qué ço que la fachabo, èro qu'un tal répas
Ragoustesso de gens qué lou pagabou pas;
Qué dins touto la bilo abioou bist an de peno
Arriba lou répas dedins la Magdaleno;
Que crésioou d'abé fax quicon de pla poulit,
Per qué per lou troumpetto un public èro instruit;
Mais qué pourtant aurioou agit ambé prudenso,
De coubri talo axiou d'un eternel silenso.

Nostres infourtunax, assetax sus un banc,
Sentissioou and'aquo bouillouna tout soun sang;
Un tant ample recit segu lous animabo,
Et dins aquel moumen la naturo parlabo.
Madamo Julien, fenno de fort boun sen,
Tout en gesticulan paresquet dins l'insten,

Contro lous malfatous boumiguet quauqu'injuro,
Et pey dis : « Cal efans, fayre uno prouceduro,
» Aquos és lou counsel de l'aboucat Mayni
» Que bous indiquara coumo debès agi ;
» Lou fourfait és trop grand, lou crime és autantiquo
» Et merito segu réparatiou publiquo. »
Alors Laurés se lebo, et d'un air countristat,
« Madamo, li diguet, acos pla rasounat ;
» Mais me parés qué y a trop loun tens qu'aisso duro,
» Pensaren quauque jour à nostro prouceduro,
» Aro debès pensa de nous fourtifia,
» Car dejà sentissen l'estoumac s'en ana. »
Uno taulo à l'insten à sous els se presento,
Et Diou sap se cadun gouludomen arpento.
Dex lieouros de budel, segu sans touca bord,
Arribèrou dins pauc hurousomen al port,
Et nostres dex Messius, après l'axiou de graço,
S'en boou près de Morphéo oublida sa disgraço,
En attenden qu'un jour la Déesso Thémis
De boului s, de fripouns nétéje lous camis.

Uso, moun cher lectou, de touto ta prudenso,
Se tén bas à la mar ; bays-y dins lou silenso ;
Car Gloutoun, aquel Dious qu'és pertout renoumat

Qu'és des gourmans sans cesso bounourat et prégat,
Per oubligea lous seous et per te mettre en peno,
De suito abertirio lous de la Madaleno.

# EPITRO A UN AMIC.

Qu'és des gourmans sans cesso bounourat et prégat,
Per oubligea lous seous et per te mettre en peno,
De suito abertirio lous de la Madaleno.

## EPITRO A UN AMIC.

# EPITRO A UN AMIC.

Se boulio canta quauque abesque,
Quauque grand ou quauque archebesque,
Al suchet mesuran ma boués,
Quitario lou jargot griboués.
Mès pèi qu'és prés dins la roturo,
En patoués canten l'abanturo

De Daydé qué, per soun malhur,
Dious faguet naysse d'un taillur,
Que fasio fort pla las culotos,
Lous habix et las redingotos,
Que las petassabo fort pla,
Raugnan par çi, raugnan par là ;
Troubabo al bout dé la journado
Dequé rebesti sa maynado.
Certos alors, lou qué cantan
Ero pas bestit dé Sedan,
Ni poudrat coumo un pichot mèstre,
Mès coumo li counbenio d'èstre
Per un efan pauc fourtunat,
Que bol prene l'estat d'abbat.
Dins aquel tens, messius, pécayre,
Tout Besiés lous a bistes fayre :
Soun paure pèro clabelat
Sus soun taullié per soun estat,
Cambos crousados, courdurabo,
Et coumo un fourçat trabaillabo,
Per amassa quauque rétal
Negre ou blanc, acos èro egal.
Aqueste oubrié, dins soun jouine âge,
Témouen d'un parel grapillage
Qué lou fasio pas pla dinna,

Bourguet se fayre capéla,
Dins l'espouer qué soun saupre-fayre
Lou tirario toujours d'affayre.
Alors Daydé, per parla net,
Endousset lou pichot coulet.
Mès, per li fayre la soutano,
Coumo caillo may d'uno cano
Dé serjo, lou payre rusat,
Chez un fripié faguet mercat
D'un biel floc de drap mourtuari
Qu'èro autres cops, à Saint-Nazari,
Reserbat per lou jour des morts,
Et li lou planto sus lou cors.
Affublat d'aquelo estamino,
A la parrouesso el s'acamino,
Per beyre sé dins lou moumen
Y aurio pas quauque entarramen;
Aimabo fort aquelo aubeno,
Et countabo per rés sa peno,
Quand douche soous n'èrou lou pris;
Car per sou qué sé fa gratis,
Coumo instructiou, bespros ou prône,
Lou maraut disio : Diou boun done...
Anfin, lassat d'aquel mestié
Que garnissio mal soun fatié,

Se rebiret bers las puissenços,
En fasen fosso rébérenços;
Per sas courbetos parbenguet
Jusqu'al près del segnou Bausset,
Qué pénétrat de sa misèro
Autant que de lo de soun pèro,
Al coulèche, attenden millou,
Bous l'estabiguet proufessou,
A quatre ou cinq cens frans de gage.
Alors aquel grand persounage
Coumencet à moustra lou nas,
Quand la parquo, d'un tour de bras,
De soun arrouguenso indinnado,
Bous mettet en capilotado,
Soun bienfetou, qué, despey lors,
Resto couchat parmi lous morts.
Dins aquelo tristo ouccurrenso,
L'abat Daydé, plé dé patienso,
Et, qué may és, d'humilitat,
Sounget à garda soun estat,
En attenden qué la fourtuno,
Qu'és changeanto coumo la luno,
Lasso dé lou desespéra,
Pensesso un pauc à l'eléba.
Abio pas tort, car la tigresso,

Que repousso lou qué l'ouppresso,
Per un cop d'hur inesperat,
Placet nostre homme a l'Abescat
En qualitat dé sécrétari;
D'autres prétendou qu'al countrari
Es en qualitat d'aumounié
Del pastre dé nostre clergé.
Coumo m'enjauti pas dé saupre
Se l'y fa l'un, se l'y fa l'autre,
Ou s'y serbis à quicon may,
Sus tout acos mé calaray.
Tant y a qué, per sous serbissis,
Oubten plaços et benefissis,
Hounous, argen et dignitax,
Capèlos et canounicax.
Anfin, dins nostre diouçeso,
A ne jugea per sa fadeso,
Daydé trobo pas gés d'égal,
Despey qu'és fax oufficial.
Lous trés quarts de nostros chambrieiros,
Quan lou besou per las carrieiros,
Tant tendut et tant pla parat,
Lou cresou croussat et mitrat.
Mes nostres gouenfres que las besou,
En ricanan « fillos, li disou,

» Achas aumens dé saluda
» Moussu Daydé que ba passa ;
» Acos és nostre gran bicari,
» Qué nous deou fayre un brébiari,
» Dount lous ouffissis rétaillax,
» Fort habilomen courdurax,
» Probou, sans qué dégus counteste,
» Que soun autur és fil de mestre. »
Jarni ! qu'aquel home és adrex,
Quant se bol serbi de sous dex !
Dins la préfaço dé l'oubrache
Pot bé cita quauque passache
De la Biblo ou del Testamen,
Mès né bol pas qu'à nostre argen,
Car demando per l'entrepreso,
Al sot clergé del diouçeso,
Que l'y permetto d'emprounta
Vint milo escux, mêmo au delà.
Aco fax, la pâto garnido,
Aquel harpin, sans autre guido,
Que soun cerbel crus et falot,
Trabaillo à fayre soun calot ;
Se coumporto coumo un coursari,
En coumpousan soun brébiari ;
Bous coumpulso cado bouquin,

Et nous preparo un arlequin.
Déja la besougno èro lesto,
Quant lou Bas-Chor se met en testo
De fayre uno députatiou,
Per li dire soun intentiou.
A l'Abescat, en diligenso,
Lou sendic se rand et coumenso
Per saluda moussu Daydé,
En fasen un pas en arré.
Mès à peno a doubert la bouco,
Que segnou Daydé lou remouco
En termes laids, et qué boou mal
Per un bicari général.
Lors, lou sendic biro l'esquino
Per calma sa furou mutino,
Et lou pago de sous diniés
En l'y présentan lou darrés,
Et ben apprene à sous counfrèros
L'effet plasen de sas prièros.
Lous prébandiés pétrifiax,
Per millou dire, enfurounax
Del discours d'un pareil bélitre,
D'abord bous lou citou en chapitre,
Et d'un mémoiro rasounat,
Ount chaquo fait es détaillat,

Dourseno y benguet fa lecturo ;
Et quant ne fouguet à l'injuro
Facho à soun cors, d'un toun fort biou
Demandet la réparatiou.
Coumo acos èro en sa présenso,
Figuras bous sa counténenso !
Mès, per fini, lou présiden,
Après un poulit coumplimen,
Fort hounestomen coungedio
Lou Bas-Chor qué lou remercio,
Per poude fa délibéra
Sus griefs qué ben dé couarcta.
Daydé miex mort alors se lèbo ;
Dins la coulèro que lou crébo,
Se mettet à balbutia
Quicon per se justifia,
En disen que soun Brébiari
N'aurio pas lioc, et qu'al countrari,
L'ancien serio toujours prescrix,
Que Monseignur ou abio dix.
A peno a finit, sous counfrèros,
De l'y bailla las estribieiros,
De la bouclo, coumo se dis,
En toutal fouguèrou d'abis.
Moussu lou grand archidiacre,

Que ségu n'és pas un poulacre,
Coumencet à lou sabouna,
Et l'in diguet qué fa trambla;
Talomen pla que, dins sas benos
Lou sang glassat, noun pas sans penos
Arriban jusqu'à l'Abescat,
Toumbet rette-mort sul pabat.
Tout fouguet court; un doumestico
Bite anet querre un émético,
Un autre pourtabo dé bi
Per lou fayre un pauc rébéni;
Ero fax del sé la naturo,
Dount la marcho és toujours seguro,
Alors n'ajesso dounat cours
A dos plénos semals de plours,
Un pauc calmat, nostre hypocrito,
A se benja penset dé suito;
Mès, costro moussu de Barrés
Coumo Daydé poudio pas rés,
Al prélat countet l'abanturo,
En l'y fasen senti l'injuro
Faxo an el, dins un de sas gens,
Per trés ou quatre garnimens,
Qué, sans dignitat et sans titre,
Se truffou del, dins lou chapitre.

Anfin, après la narratiou
Et loungo délibératiou,
L'abesque et Daydé conbenguèrou
Que cadun de lous qu'oupinèrou,
A la porto de l'Abescat
Dé suito serio counfinat.
La pénitenso décidado,
L'ordre fouguet noutifiat,
Et, qué pis és, exécutat.
En fasen aquel cop de testo,
Moun Dious, Daydé, que sios, tu, bestio !
Coussi tu coumprenguèros pas
Que Barrés s'enchautabo pas,
Ni may Bastard, de pourre beyre
Nostre prélat, alqual fas creyre
Tout ço que bos, en lou troumpan,
Despey lou premié jour de l'an
Jusqu'al darnié? Qué sans ta raço,
Ount a plougut graço sus graço,
Ero fax per estre adourat,
Et sios causo qu'és détestat?
N'ay pas pus qu'un mot à té dire;
Te coumportos de mal en pire,
Mal fa pot pas toujour dura;
Et sé bénes à trebucha,

Crey qué, per calma nostro bilo,
Y aura pas prou, dins nostro bilo,
De peiros per té lapida ;
Adiou, Daydé, jusquos à là.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DROIT LETTRES TOULOUSE

# TABLE DES MATIÈRES.


Observations sur la langue Romano-Provençale. . . . . Pag. 1.

Désordre del Païs Bas. . . . . 37.

Cansou. . . . . 79.

Placet as Pouliciens. . . . . 85.

Lous Frèros Quistous. . . . . 95.

Un Biel à la fi de sa courso. . . . . 121.

La Casso à la chotto. . . . . 127.

Las Merveillos de Beziés. . . . . 133.

La Partido dé Mar. . . . . 143.

Epitro à un amic. . . . . 163.



Béziers, Imp. MILLET, rue Paul-Riquet, 4.



268





